COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL.

ALBERT GIRAUD

HÉROS ET PIERROTS

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.

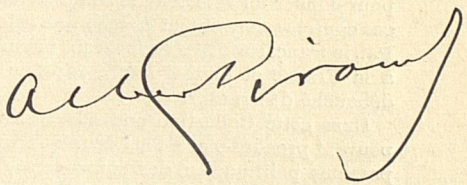
Tous droits réservés.

EX LIBRIS
WITHOUD
WEEKHOUD
EIKHOUD
EEKHOUD

ML
A
1409

à Georges Lekhnitsky

son admirateur et son ami



HÉROS ET PIERROTS

AVIS AU PUBLIC

Cette Collection est réservée aux poètes d'expression française qui, dans tous les pays de l'univers, se servent de notre langue pour donner un vêtement de beauté à leur pensée. Par cela même, ces contrées constituent comme une extension intellectuelle de la Patrie française. Elles forment un territoire littéraire appartenant à la France et auquel Paris, capitale cérébrale, doit ouvrir le débouché de ses esprits.

Dans cette Collection nouvelle, ornée du portrait des auteurs, peuvent prendre place tous ceux qu'on voit mettre au-dessus des passions politiques et des controverses sociales, le culte de l'art désintéressé et de la forme pure et sereine, et qui, tout en professant un amour profond pour leur nation d'origine, proclament se rattacher à la France par leur activité littéraire. Ce sont ses fils intellectuels.

Nous avons eu la faveur rare de débuter par deux recueils remarquables et d'un caractère très différent. Dans la *Nuit* de M. Iwan Gilkin, on a tressailli aux élans puissants et passionnés d'une âme vibrante et blessée. Dans la *Cithare* de M. Valère Gille, on s'est complu au charme éblouissant et reposé d'une pérégrination de beauté entreprise dans l'antiquité grecque. Voici les *Héros et Pierrots* de M. Albert Giraud. Le spectacle change. Le lecteur s'y trouve transporté dans le domaine de la fantaisie, de l'esprit, de l'ironie. C'est un feu d'artifice qui éclate dans des vers d'une impeccable limpidité. Né à Louvain le 23 juin 1860, l'auteur de ces poèmes habite Bruxelles, où il a été l'un des directeurs de la *Jeune Belgique*. On connaît la vaillance de cette revue pour défendre nos saines et glorieuses traditions. Il a publié dans cette ville ses premières œuvres, notamment *Le Scribe, Sous la Couronne, Hors du Siècle*. Elles l'ont placé au premier rang des poètes d'expression française qui sont l'orgueil de son pays. Le nôtre, à son tour, devait lui accorder la grande naturalisation littéraire de Paris pour l'usage magnifique qu'il a fait de notre langue, car il en a élargi les limites et l'action, de même que MM. Iwan Gilkin et Valère Gille, ses deux compagnons de route et de combat.

Nous convions donc nos amis et nos concitoyens à l'entreprise que nous continuons sous ces brillants auspices, et à laquelle l'Académie française vient d'accorder un témoignage solennel, en couronnant la *Cithare* de M. Valère Gille. En acquérant les œuvres des poètes *français* de cette Collection, ils donneront, tout en faisant preuve d'une culture délicate, l'exemple du patriotisme le plus élevé et le plus habile.

GEORGES BARRAL

Paris, ce 15 juin 1898.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER
PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. GEORGES BARRAL

ALBERT GIRAUD

HÉROS ET PIERROTS

PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER
33, rue de Seine, 33.

1898

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Les Dernières Fêtes.

A Arnold Goffin

ALLÉGORIE

A Louis Delattre.

Je vois, dans un jardin frileux
Dont la fine ramure noire,
Sous des bourgeons roses et bleus,
S'orne d'un printemps illusoire,

Dans un grand jardin sérieux
Où, près des charmilles lassées,
Pleure en jets d'eau mystérieux
Le sang des fontaines blessées,

Au son de rebecs maladifs
Et de frêles flûtes doussaines,
Un cortège d'enfants tardifs
Promenant leurs grâces malsaines.

Ils mêlent dans un carnaval
Tous les temps et tous les costumes :
L'un à pied, d'autres à cheval,
Ou dans des carrosses posthumes.

Enfançons malingres, pliés
Sous leurs casques et leurs rondaches,
Plus petits que leurs boucliers
Et plus légers que leurs panaches !

Roitelets aux gestes hautains,
Minimes marquises espiègles
Portant à leurs poings enfantins,
Au lieu de perruches, des aigles.

Plus d'un Charlemagne exigu,
Qui s'embarrasse dans sa robe,
Joue, en riant son rire aigu,
Au bilboquet avec le globe.

Un pape aux yeux de feu follet
D'un air gamin lance une bulle
Au nez d'un grave Triboulet
Dont le bonnet tintinnabule.

Des juges lilliputiens,
Givrés de perruques sévères,
Dans des Digestes anciens
Vont effeuillant des primevères.

Et sous sa coiffe de linon,
Houlette en main, par les quinconces,
Notre-Dame de Trianon
Mène un troupeau de loups et d'onces.

Ils vont ainsi, silencieux,
Le long des fontaines blessées,
Et les rebecs mystérieux
Persiflent leurs vagues pensées.

Ils sont très jeunes et très vieux,
Charme enfantin, grâce sénile!
A la fois tristes et joyeux,
Ils ont dix ans, peut-être mille.

Ils vont ainsi, petits abbés,
Petites reines, petits princes,
Et leurs têtes aux fronts bombés
Martyrisent leurs cols trop minces.

Leurs grands yeux, leurs yeux étrangers,
Où l'or du soir palpite et sombre,
Baignent de rayons mensongers
Leurs chairs de lys éclos dans l'ombre.

J'écoute, comme un vol d'oiseaux,
S'effarer leurs éclats de rire,
Et je crois voir au fond des eaux
Danser des figures de cire.

Projets de mon cerveau lassé,
Désirs aux bottes de sept lieues,
Caprices d'un soleil glacé,
Tulipes noires, roses bleues,

Ainsi vous naissez, trop petits,
Dans ce beau jardin de mensonges,
Enfants de mes fiers appétits,
Marionnettes de mes songes!

INITIATION

Viens, mon enfant : là-bas, sous la garde d'un ange,
Trésorier des secrets du Savoir défendu,
Pour les cœurs dévoyés saigne une vigne étrange
Où siffle le serpent du Paradis perdu.

L'ange dort quand je veux. Va, mon bel enfant, mange
A folles dents la grappe où ma bouche a mordu :
Demain tu connaîtras le prix de la vendange
Et la vertu du vin que l'aîné t'a vendu.

Tu te regarderas agir, penser et vivre;
Tu seras à la fois le lecteur et le livre
Et l'obscur écrivain de ce livre odieux;

Et tu mourras très vieux, cultivant ta souffrance,
Pour avoir abdiqué le sceptre d'ignorance
Qui te sacrait l'égal des héros et des dieux.

LA VIERGE A LA TARASQUE

A Léon Dardenne.

Ce soir, le vieux château se réveille : le maître,
Fleuri de ses plus beaux habits incarnadins,
Son perroquet au poing, s'accoude à la fenêtre
Et devise gaîment avec ses paladins.

Toute sa cour à ses côtés babille et danse :
Ses lévriers vers lui lèvent leurs yeux humains,
Et son nain, pour remplir sa sébile, en cadence,
Fait le tour des jardins en marchant sur ses mains.

Et dans les arbres bleus, parodiant les reines
Qui s'émouchent, de très petits singes grimpants,
Afin d'éventer leurs ironiques migraines,
Martyrisent la queue en éventail des paons.

Au sommet de la tour des fanfares joyeuses
Éclatent dans les plis d'un grand drapeau vermeil
Dont l'étoffe tordue en rafales soyeuses
Sous l'enflure du vent joue avec le soleil.

Et le maître soudain se dresse et ses doigts minces
Désignent, sur le flanc sablé d'or du coteau,
Un cortège lointain d'évêques et de princes
Qui dans la paix du soir s'en vient vers le château.

Celle qu'on voit là-bas, svelte parmi les palmes,
Fière comme une épée, en son fourreau d'orfroi,
Et dont les mendiants baisent les beaux pieds calmes,
C'est Tiphaine, la fille unique du vieux roi.

Un jour, quittant le doux palais de son enfance,
Ses femmes au rouet, ses fleurs, son clavecin,
Elle s'en est allée, en songe, sans défense,
Seule, le cœur gonflé d'un étrange dessein.

La voici de retour, toute pâle de joie,
Pensive, amenant vers le château pavoisé,
Au caprice léger d'un frêle fil de soie,
Le monstre éblouissant par elle apprivoisé :

La tarasque, la bête effrayante et vorace,
Ouvrant entre ses poils, semblables à des cils,
Par les trous rayonnants de sa noire cuirasse
D'innombrables yeux d'or, d'opale et de béryls.

Les singes grimaçants lâchent les paons fidèles ;
De stupeur, le bouffon retombe sur ses pieds ;
Le perroquet du roi s'envole à tire d'ailes,
Et le maître, aux abois de ses longs lévriers,

Du haut de son balcon éperdument se penche,
Soutenu par le chœur bariolé des preux,
Se pâme d'allégresse, et dans sa barbe blanche
Laisse, les bras tendus, couler des pleurs heureux.

La tarasque reluit, s'allonge et fait la belle,
Diaprant le pavé de reflets irisés,
Et d'un air alangui lèche les mains de celle
Qui la conduit en laisse au bout de ses baisers.

Et parmi les rameaux, les cris, les chants de fête,
Les carillons d'argent qui pleuvent des beffrois,
Tiphaine lentement sur le dos de la bête
Trace, d'un geste fier, le signe de la croix.

Mais la vierge tressaille : un funeste incendie
S'allume lourdement dans ses yeux d'outre-mer
Qui paraissent avec leur prunelle agrandie
Comme un cancer d'azur ronger sa jeune chair.

Et, dans le ciel saignant et malade de gloire,
Mêlant leurs ailerons aux drapeaux triomphants,
Seuls les anges du soir savent quelle victoire
Sur la crête des tours pleurent les olifants.

LES PRINCESSES

A Mme Rose Caron.

Les princesses, de sang et de gloire vêtues,
Lasses des glaives d'or et des pâles joyaux,
Ont pour l'éternité fermé leurs yeux royaux
Et leurs étranges voix à jamais se sont tues.

Elles dorment là-bas, dans un palais vermeil,
Tenant entre leurs doigts des lys de pierreries
Dont les ardents reflets et les flammes fleuries
Évoquent dans leur rêve un jardin de soleil.

Elles dorment ainsi, muettes, invisibles;
Et nous, les derniers nés de ces siècles paisibles,
Si nous nous rappelons leur charme insidieux,

C'est qu'il nous fut donné, par miracle, d'entendre
Toutes leurs voix chanter dans ta voix âpre et tendre
Et de voir tous leurs yeux briller dans tes grands yeux!

PARODIE

Tes yeux, tes chers yeux bleus étoilés d'or naïf,
Tes yeux aux longs reflets limpides, où furtif
Et si vague, parmi de pieuses pensées
Au rythme de ton cœur ingénu cadencées,
Parfois s'allume un feu follet malicieux,
Tes yeux, portes d'azur ouvertes sur les cieux,
M'évoquent, dans un clair et fervent paysage
Où du soleil récent fleurit le frais visage,
Une procession de vierges et d'enfants
Qui, tremblants, avec des regards de jeunes faons,

Et taciturnes sous la neige des malines,
Marchent dans un brouillard de lentes mousselines,
Et qui, sur l'argent rose et lilas du pavé,
Effeuillent le sommeil des lys et des avé,
Et ne s'avisent point, ces enfants et ces vierges,
Que derrière eux, soufflant sur les âmes des cierges,
Parodiant le culte avec des airs sournois,
Un petit singe au poil frisé, croqueur de noix,
Par gageure affublé de l'étole et de l'aube,
Soulève à gestes fins le luxe de leur robe.

L'ÉTONNÉ

A Jules Destrée.

Pâle et fier, dans la cour de marbre du château,
Sous un drapeau que gonfle une bouche invisible,
Mi-nu, les bras liés à l'infâme poteau,
Le bel adolescent reluit comme une cible.

Sa chair blonde et ses seins puérils et son col
Hâlé d'or qu'un sang vierge et magnifique arrose,
Jaillissent au soleil, fleurs divines, du sol
Où le rouge drapeau s'achève en ombre rose.

Devant lui, quatre archers, groupe agile et fluet,
Gantés de maillots noirs étoilés de flammèches,
Semblent prêts à danser un cruel menuet,
Plus cambrés que leurs arcs et plus fins que leurs flèches.

Sur un haut tribunal, de vieux mages tremblants,
Des princes cuirassés de bronze, des califes
S'offrent, loin du spectacle, avec des gestes lents,
D'ardents lauriers cueillis dans leurs Généralifes.

Au balcon, dans l'azur triomphal, l'œil lustré,
La Dame du supplice en ses habits de joie
Rit de sa bouche aiguë au singe préféré
Qui s'étrangle en tirant sur sa laisse de soie.

Et là-bas, tout là-bas, des paysages bleus,
Le ciel tendre, égayé de frêles tourterelles,
Où sur l'orbe enfantin d'un couchant fabuleux
Le château des sept tours aiguise ses tourelles.

Enfin, là-haut, avec leur plumage d'argent
Bleu, vert, soufre, lilas, des archanges fidèles
Aux suprêmes lueurs du soleil indulgent
Allument en jouant leur doux arc-en-ciel d'ailes.

Le bel adolescent se hérisse de traits :
Mais personne, ni les califes, ni les princes,
Ni les mages vieillots, ni les archers distraits,
Ni là-haut, dans l'azur, la Dame aux lèvres minces,

Ne regarde mûrir comme un fruit douloureux
Ce corps splendide, élu pour des amours royales,
Ni dans la cour en fête et le soir langoureux
Vibrer l'obscur essor des flèches déloyales.

Les archers, comme lui jeunes et caressants,
Ne songent même pas à punir une offense :
Ils sont simples et bons, ce sont les beaux enfants
Qui se mêlaient naguère aux jeux de son enfance.

Les mages, les docteurs, les califes, les rois,
Autour de son berceau courbèrent leur puissance,
Et venus d'Orient sur de lourds palefrois
Baisèrent ses pieds nus le jour de sa naissance.

La Dame qui sourit à ce long soir d'été
A trop soin du salut de sa vie éternelle
Et de sa gloire en Dieu pour n'avoir pas été
Envers l'enfant martyr câline et maternelle.

Et le naïf bouquet des anges dans l'azur,
Pays d'ailes, jardin de lumière, île errante,
Fait neiger et chanter à travers le ciel pur
Un trésor ingénu de joie indifférente.

Et l'âme de l'enfant caressant et soumis,
Qui ne se reprend pas quand elle s'est donnée,
Vers de futurs tourments et de nouveaux amis
S'envole, sans souffrance et sans haine, étonnée.

LA DUCHESSINA

Au léger tintement des cloches argentines,
Le jardin du couvent ouvre ses fleurs ravies,
Et voici, dans un frais parfum de jeunes vies,
Le cortège captif des nobles Florentines.

Sous le pli machinal des prières latines
Leurs lèvres de treize ans ne sont guère asservies,
Et leurs âmes d'enfant bondissent, poursuivies
Par l'irritant désir des amours clandestines.

L'une d'elles souvent, la moins belle d'entre elles,
Dont toutes à l'envi sont âprement éprises,
S'amuse à les induire en d'étranges querelles,

Et, roulant son destin dans ses prunelles grises,
A voir ces cœurs frémir de plaisir ou de peine
Apprend parmi leurs jeux le dur métier de reine.

VOCATION

Je fus longtemps, je suis encore cet enfant
Sans autre bouclier que sa fragile enfance,
Qui toujours plus enfant à peine se défend
De vous rendre en amour le poids de votre offense.

Dans quel poison lascif, dans quel miel doucereux,
Assassins caressants, trempez-vous donc vos armes?
Car toujours plus enfant et toujours plus heureux,
Je dédie à vos fronts la gloire de mes larmes.

Je suis un espalier pour la soif et la faim
Des chercheurs de souffrance, et mes blessures fraîches,
Mangez-les, buvez-les, car je comprends enfin
L'ivresse des martyrs amoureux de leurs flèches.

O tout mon sang, toutes mes roses, mes sanglots,
Élancez-vous, ma chair! vers les étoiles sourdes,
Et chantez mon enfance éternelle à longs flots,
Vous, les baisers futurs dont mes lèvres sont lourdes!

Soyez des inconnus, prenez-moi par la main :
Couronnez-moi de fleurs charmantes et funèbres,
Et, de vos robes d'or éclairant le chemin,
Conduisez-moi, pensifs, vers les bûchers célèbres !

LE PORTRAIT

A Iwan Gilkin.

O cher cœur! le printemps de tes beaux yeux lointains
De ses lilas de fête embaume cette image,
Et mon vieux souvenir, courbé comme un roi mage,
Répand tous ses parfums sur tes pieds enfantins.

Car tes yeux, où fleurit la divine surprise,
Sont un ciel matinal étonné du soleil,
Et tes cheveux cendrés fleurent comme un réveil
De lavande et de thym sous un baiser de brise.

Des plaisirs neufs et fiers, au détour du chemin,
Implorent ta jeunesse en te léchant la main,
Lévriers bondissant à l'appel de leur maître.

Et voici qu'un désir étrange me pénètre :
C'est de redevenir, grâce à ta nouveauté,
Le pur et simple enfant que je n'ai pas été.

BONHEUR CRUEL

Chère âme, ton baiser m'afflige quelquefois
Jusqu'aux pleurs, et l'ivresse ineffable, l'ivresse
Qui s'exhale du vin puissant de ta caresse,
Du silence de ton regard et de ta voix,

M'accable d'une angoisse immense, et ni ta bouche
Si maternelle à la souffrance, ni tes mains
Paresseuses qui font neiger de blancs jasmins
Sur le lion blessé de mon orgueil farouche,

Ni rien de ton amour plus profond que la mer
Ne pourrait dans la paix de sa houle infinie
Adoucir le tourment de ma lente agonie
Qui descend sur ses flots comme un soleil amer ;

Et mon sang pleure et songe en ses veines lassées
Que nous avons tué l'espoir, que tout est su,
Que tout est vu, tout est prévu, qu'il est déçu
Le désir d'un bonheur nouveau, que nos pensées

Ne pourront plus jamais s'être vierges, que rien
Ne fera refleurir dans nos veilles funèbres
La rose de l'énigme et le lys des ténèbres,
Et je te pleure et je nous pleure, et je sais bien,

Toi mon dernier calice et ma douleur suprême !
Que je ne pourrais pas t'aimer mieux, ni plus fort,
Que notre fier bonheur est pur comme la mort,
Que tu le sais, que tu m'aimes et que je t'aime,

Et c'est pourquoi je souffre, et pourquoi, le cœur las,
Solitaire, et buvant ma soif inassouvie,
Je me meurs, transpercé par l'impossible envie
D'un sacrifice obscur que tu ne prévois pas !

LE MORT VIVANT

Bien loin des pleurs appris, de la douleur vulgaire,
Muré dans le silence obscur de mon caveau,
Je cherche avidement tes lèvres de naguère
En m'arrachant des vœux pour ton bonheur nouveau.

Le cher parfum de ta présence évanouie
Me caresse le front de baisers mensongers...
Mon Dieu! servez longtemps sa grâce épanouie,
Et soyez lui clément parmi les étrangers!

Permettez, ô mon Dieu ! que le sang de mes plaies
Fasse mûrir un soir des mûres dans les haies
Que doit frôler son culte ineffable et trompeur !

Et laissez les moins fiers de vos anges descendre
Sur mon isolement, pour m'empêcher d'entendre
Les pas de ces passants qui battent dans mon cœur !

MENACE

Je vous ai bien aimés, je vous ai bien pleurés,
Loin de tous, loin de vous, et si loin de moi-même!
Je sens naître de moi des êtres ignorés
Qui m'enseignent enfin l'amour de ceux que j'aime.

Je suis déshabillé de l'orgueil, frêle et nu :
Je regarde le ciel à travers mes mains calmes
Que joint l'étrange espoir d'un bonheur ingénu
Dans un gouffre d'azur où se baisent des palmes.

Mais prenez garde, vous, ma gloire et mon souci,
Prenez garde, vous tous qui m'avez adouci
Jusqu'à cette douceur et cette peur de vivre,

De voir se révolter ce cœur qui vous enivre
Et la haine en jaillir, comme un glaive irrité
D'un fourreau de candeur, de joie et de bonté!

L'HORLOGE

L'horloge de rancœur, depuis combien d'années !
A coups retentissants, hostiles et brutaux,
Découpe en souvenirs mes amours condamnées
Avec son balancier hérissé de couteaux.

J'entends le poids cruel martyriser la chaîne,
Le bois fendu se plaindre, et le couteau pressé
Assassiner déjà ma volupté prochaine,
Rouge encore du sang de mon bonheur passé.

Seigneur! l'horloge est vieille et lasse, elle se pleure;
Elle a sonné la vie implacable : c'est l'heure
Du silence définitif et mérité.

Elle souffre : ayez la douceur d'être féroce!
Arrachez-lui le cœur, et cette peur atroce
De vivre de sa mort durant l'éternité!

TABLEAU ANONYME

Pour illustrer une heure obscène
Avec mon pinceau libertin,
Je caresse une œuvre malsaine :
Le tableau d'un cœur enfantin.

C'est une salle aux murs funèbres
Où, sous le vol mou des hibous,
Noires éponges, les ténèbres
Boivent les pleurs des flambeaux roux.

Là, dans des ombres équivoques,
Frères l'un à l'autre étrangers,
Pour moi seul des spectres baroques
Dessinent des gestes figés.

A la pourpre cardinalice
Fardant son visage haineux,
Un prélat moribond, qui lisse
Ses doigts aux bijoux vénéneux,

Ourdit avec ses yeux de proie
Et ses lents sourires cernés
La toile où dans l'or et la soie
Mourront les rois prédestinés.

Pointant sa tête ophidienne,
Un souple bravo jaune et vert
Pour sa tâche quotidienne
Affile son poignard expert.

Cœur simple, gonflé de rancune
Contre la vie et le destin,
Un long Pierrot hâlé de lune
Aspire un bouquet clandestin,

Et, pour fleurir ses yeux moroses
D'une trompeuse cécité,
Les aveugle d'étoiles roses
Aux pétales des roses-thé.

Un reître à l'âme inoccupée
Que ronge un fatal nonchaloir,
Sur le pommeau de son épée
Crispe ses gants de buffle noir.

Au fond d'une alcôve lascive,
Beau de tous les baisers subis,
La chair ambiguë et passive
Sous le sadisme des rubis,

Sur de doux coussins d'Andrinople,
Un vénal enfant de plaisir,
Un menin aux yeux de sinople
Joue avec son nouveau désir.

Et, bras tendus, une hystérique
Ploie en râlant, les cheveux droits,
Sous l'amour d'un Christ chimérique
Dont elle est, en songe, la croix.

Enfin, morne caricature,
Au centre du caveau plaintif,
Lié sur un banc de torture
Se tord un éphèbe chétif

Qui suit de ses regards farouches
Ces acteurs d'un drame ignoré,
Dont les gestes et les yeux louches
Lui versent un effroi sacré :

Chacun, ministre, menin, reître,
Pierrot, folle, coupe-jarret,
Est une image de son être,
Le dédouble comme un portrait.

Il se dresse contre son rêve,
La conscience aboie en lui :
Illusion! Demain, sans trêve,
Comme hier et comme aujourd'hui,

Miroir de leurs masques magiques,
Écho de leur verbe envolé,
Dans ces ténèbres nostalgiques
Il vivra, singe désolé.

Et rongé par le mal qu'il nie,
Son doux sourire desséché
Grimacera cette ironie :
Le remords avant le péché.

O tableau d'une âme enfantine
Où rôde le vice ingénu,
Ma seule œuvre, je te destine
A quelque musée inconnu.

Et pour une race plus digne
D'un art maintenant dénoncé,
Orgueilleusement je te signe
D'un cœur noir et blanc, renversé.

LES MAUVAIS ANGES

A Georges Destrée.

Du plus vague du ciel nouveau-né, roses d'aube,
Roses de soleil pâle et d'ambre rose et roux,
Les étoiles du soir dans les plis de leur robe,
Un vol d'anges descend de l'azur rose et roux,

Un vol éblouissant de flocons roux et roses,
Ailes-fleurs, à la fois roses et papillons,
Fleurs sous les papillons, papillons sur les roses,
Qui neige en s'effeuillant, roses et papillons.

Les voici, deux à deux : leurs ailes infidèles
Câlinent les lys noirs du jardin mensonger
Où leurs frères jadis abdiquèrent leurs ailes,
Les calices des lys du jardin mensonger.

Les voici, deux à deux, frêles têtes charmantes,
Mourantes sous le faste épars de leurs cheveux,
Et des vipères d'or sur le lin de leurs mantes
Sifflent très doucement dans l'or de leurs cheveux.

L'azur lointain se fane, et sous des lierres d'ombre
Le jour mystérieux ouvre de grands yeux blancs :
Les voici câlinant les lys du jardin sombre,
Regardés tristement par ces vagues yeux blancs.

Une étrange élégance, infirme et maladive,
Équivoque splendeur de la stérilité,
Saigne sur les boutons de leur gorge tardive
Et sur l'obscur trésor de leur stérilité.

Parfois le lierre humide et le feuillage moite,
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu,
S'ouvrent sur le soleil comme une ogive étroite,
Au son d'un cor de nacre où chante un nain joufflu.

Là-bas, c'est la laideur épique de la vie :
Des ouragans d'orgueil, des rafales de chair,
Le sommeil bestial de la force assouvie,
Toutes les lâchetés du sang et de la chair.

Les yeux déveloutés par cette horrible fête,
Les anges, dans la nuit frileuse de leur cœur,
Écoutent longuement, en détournant la tête,
Le cor du nain joufflu leur sonner dans le cœur.

Leurs ailes de regret, leurs ailes irisées,
Vers l'azur matinal désormais interdit
Palpitent sans espoir, plaintives et brisées,
Entre la vie hostile et le ciel interdit.

Et les voici frôlant de nouveau l'herbe amère
Et les lys dans la paix lascive du jardin,
Et leur front virginal ombré d'une chimère,
Interrogeant les lys mensongers du jardin.

Leurs regards ambigus, frères du paysage,
Allument leur feu morne aux richesses du soir,
Et sur les plis pensifs de leur jeune visage
Versent à lents rayons l'anxiété du soir.

Ils errent, deux à deux, suivis du nain perfide
Qui leur offre un miroir et des bijoux pervers ;
Et leurs yeux aimantés dans le miroir limpide
Se caressent aux yeux de ces joyaux pervers.

Ils s'étendent, très las, parés, dans la nuit blême,
Entrelaçant aux lys leurs mains de royauté,
Composant avec art le sourire suprême
Dont dépend leur bizarre et vaine royauté,

Et sous les lierres noirs, frêles têtes charmantes,
Écoutent vaguement dans leurs cheveux siffler,
Dans leurs cheveux épars sur le lin de leurs mantes,
Les douces langues d'or des vipères siffler.

LE RÊVE DU ROI

A Valère Gille.

Ses cheveux d'ombre et d'or crénelés de serpents,
De féroces rubis cerclant sa tête plate,
Sur un trône porté par des lions rampants,
Dans l'encens rose et bleu l'idole se dilate.

Autour, le palais brûle et croule à larges pans,
Et dans la rouge crypte où l'incendie éclate
Les flammes en folie ouvrent comme des paons
Les prunelles de feu de leur queue écarlate.

L'idole m'hallucine : un farouche avenir
De meurtres monstrueux et d'amours frénétiques
S'amasse pour mon âme en ses yeux prophétiques ;

Et dans leurs gouffres noirs je regarde venir
Au devant de ma peur, du fond de leur nuit lente,
Les tragiques flambeaux de ma mort violente.

PROSTITUTION

A André Fontainas.

Ce sont tes yeux meurtris aux paupières lassées,
Tes yeux comme un combat pour un soir ténébreux,
Tes yeux sombres pareils à des fleurs offensées
Qui me sont les plus chers et les plus dangereux.

Tes yeux, et vous, son rire et ses folles gencives
Fières des baisers bus et des rêves tués,
Vous, les cruelles sœurs de mes lèvres lascives,
Vous, frères de mes yeux, ses yeux prostitués !

Regards pleins d'autres yeux, lèvres sous d'autres bouches,
Silencieux tourment de mes lèvres farouches,
Muette volupté de mes yeux envieux!

Regarder tous ces yeux dans tes prunelles vides,
Baiser tous ces baisers sur tes lèvres avides,
O l'amour de ma bouche et la peur de mes yeux!

MONSEIGNEUR DE PAPHOS

A Fernand Severin.

Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,
Patrice de Byzance à la crosse d'orgueil,
Sous les plis féminins de sa robe de honte,
Monseigneur de Paphos rêve dans son fauteuil

Parmi les longs reflets des lourdes draperies,
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries
Versent de l'or qui brûle et du soleil fardé,

Et dans ce fier décor de rubis et de laves
Qu'exaspère un désir d'être plus rouge encor,
Écoute, loin, là-bas, aux bouches des esclaves,
Sangloter et saigner des fanfares de cor.

Mais lui, le bel évêque, est morose : il repousse
D'un geste las l'enfant de chœur Hélianthus
Qui sucre de parfums sa longue toison rousse;
Et son masque, où la fièvre allume ses cactus,

Ses regards, éperviers pour des chasses mauvaises,
Et ses lèvres de ruse aux baisers chauds et frais
Mêlant sous leur duvet des braises et des fraises,
Et ses savantes mains pleines de chers secrets,

Tout son être alangui chante l'ennui de vivre.
Il n'a rien inventé, rien, pas même un plaisir :
La vie aventureuse est bête comme un livre.
Tout ment, et plus de proie aux loups de son désir

Qui lui lèchent le cœur avec leurs langues rouges,
Et n'étant point repus, le rongent lentement.
Mais les marins du port sont heureux dans leurs bouges !
Lassé d'être l'amour, lassé d'être l'amant,

Sous le rêve glacé de la lune aux yeux fixes,
Hier il a fait danser un ballet d'enfançons
Figurant des Sylvains, des Faunes et des Nixes,
Et se dissimulant derrière les buissons,

Sur les jeunes acteurs de ces tendres églogues,
Au signal d'un sauvage et strident hallali,
Il a soudain, chasseur cruel, lâché ses dogues,
Et le sang triomphal vers la lune a jailli!

Puis, trempant son esprit dans la splendeur des flammes,
Il a fait brûler hier, aux stèles du palais,
Enduites de résine et de poix, deux cents femmes;
Et dans sa chaise, entre ses menins violets,

Pendant que des castrats, de leurs voix langoureuses,
Célébraient son éloge en sonnets indolents,
Il a passé, Dieu pâle, avec ses amoureuses,
Sous les gestes de feu de ces flambeaux hurlants.

Mais ni cet hallali, ni la fête romaine,
N'ont caressé sa chair ni flatté son cerveau.
En vain, lustrant ses yeux à la souffrance humaine,
Il en a fait surgir un poème nouveau,

Il se sent, force altière, ardeur inassouvie,
Trahi par la luxure et par la cruauté.
Pourtant, le monde est beau : tout célèbre la vie.
Des houles de parfums, des fleuves de clarté

Apportent puissamment sur des océans roses,
Au soleil palpitant comme un cœur orageux,
Des varechs d'hyacinthe et des îles de roses
Qu'effare un vol royal de grands cygnes neigeux.

Des Héliopolis de mensonge et de rêve
Croulent aux gouffres d'or de l'horizon charnel;
La poitrine du soir se gonfle et se soulève,
Et l'amour de la terre ensanglante le ciel.

Mais l'évêque frissonne et détourne la tête.
L'horizon radieux, triste comme un festin,
Et ces villes de gloire et ces brasiers en fête,
Où s'amasse l'horreur de son âpre destin,

L'accablent lentement d'une angoisse infinie.
Monseigneur de Paphos devine que le sort,
Dans sa voluptueuse et féroce ironie,
Le condamne au tourment d'aimer jusqu'à la mort.

En vain le bel évêque épouvanté se dresse,
Et, lugubre, discute avec le destin noir,
Le grand ciel sardonique et râlant de tendresse,
Implacable, lui tend les seins rouges du soir.

Alors, aux longs reflets des lourdes draperies,
Au souffle d'éventails de pourpre, regardé
Du vitrail écarlate où des flammes fleuries
Mêlent de l'or qui brûle et du soleil fardé,

Primat de Chypre, prince-évêque d'Amathonte,
Devant l'inique arrêt de ce ciel triomphant,
Sous les plis féminins de sa robe de honte,
Monseigneur de Paphos pleure comme un enfant!

AVERTISSEMENT

J'ai rencontré mon âme au détour du chemin,
Lente et grave, au milieu de très blanches ténèbres,
Sous un manteau de lune ocellé d'yeux funèbres,
Et la fleur de ma mort fleurissait dans sa main.

Ombre plus pâle encor d'une ombre pâle, un grêle
Et beau lévrier blanc la suivait doucement,
La suivait, pas à pas, d'un étrange aboîment
Dont la plainte expirait dans le silence frêle.

J'ai marché vers mon âme : elle a levé les yeux,
Elle a levé vers moi ses yeux mystérieux,
M'a regardé longtemps, mais sans me reconnaître;

Puis, ramenant son voile aux plis chastes et froids,
Elle a fait dans le vide, avant de disparaître,
D'un long geste endormi le signe de la croix.

MARIE STUART

Le front meurtri sous une invisible couronne,
La reine encore enfant, veuve d'un jeune amour,
Pleure l'ordre reçu de quitter cette cour
Si fine et si féline où son printemps fleuronne.

Là-bas, qui dénouera ses cheveux embrasés?
Qui sera sa patrie ardente? Quelle ivresse
Lui verseront la haine et le ciel sans caresse
De ce peuple rigide, ennemi des baisers?

Défaillante, elle songe à l'adolescent frêle,
Au roi de peu de nuits qui s'est éteint par elle,
Cierge mort sur lequel son haleine a soufflé;

Et même en ses regrets déjà presque adultère,
Élit pour sa devise un beau vers désolé :
« Ce que j'ai de plus doux est couché sous la terre. »

LE MISSEL

A Maurice Desombiaux.

Vous êtes, ô ma sœur, un missel profané,
Un missel byzantin fleuri de fleurs obscènes,
Historié naguère en des veilles malsaines,
Au fond d'un couvent grec, par un moine damné.

O missel du péché suave qui m'est cher!
Garde à mon seul désir ta caresse féline,
Ta féline caresse, astucieuse et fine,
Et le soyeux baiser de ton vélin de chair.

Garde-moi la ferveur de ton texte pieux
Où des roses de feu, saignantes et cruelles,
Mêlent avidement leurs lèvres sensuelles
Et l'haleine de leurs secrets silencieux;

Tes bourreaux lamés d'or de la nuque à l'orteil
Qui s'enivrent de voir, sous le vol de leurs flèches,
Les seins martyrisés mûrir comme des pêches
Sur de grands crucifix d'ébène et de soleil;

Tes anges, et leur grâce ambiguë, à genoux
Pour la communion érotique, si frêles
Qu'ils laissent retomber le luxe de leurs ailes
Sur la honte d'un spasme invisible et très doux;

Et tes vierges marchant vers de pâles berceaux,
Levant au ciel naïf les yeux de leur faiblesse,
Sans même se douter qu'elles tiennent en laisse,
Au lieu de leurs brebis, d'équivoques pourceaux!

PENTECOTE

A Georges Lemmen.

Dans l'église nocturne et magique, aux lumières
De la nef d'argent vert et rose où les verrières
Enfièvrent la splendeur d'un peuple de joyaux,
Un groupe énigmatique et blond d'enfants royaux,
Très pâle, s'alanguit dans une longue attente.
Rien de la vie en fête autour d'eux ne les tente,
Rien du baiser soyeux des heures, rien des jeux.
Frêles servants d'un culte ignoré, l'orageux
Tourbillon d'aigles noirs de leur âme s'élance
Vers un cruel soleil d'extase et de silence,

Vers le soleil que nul n'a toisé sans mourir;
Et fébriles dans leur attente de souffrir,
Contemplent sur l'autel impérieux et sombre
S'ouvrir et se fermer les yeux rouges de l'ombre
Au caprice vermeil des flambeaux palpitants.
Et voici que sur les étranges pénitents,
Très lointaine ruisselle une musique aiguë,
Avec des voix d'enfants dont l'ivresse ambiguë
Oppresse de tendresse et caresse le cœur,
Et que du groupe évangélique, dans le chœur,
Se lève un bel apôtre à figure de femme,
Mince, agile, ondulant et fier comme une flamme,
Un Messie aux cheveux douloureux et sanglants,
Dont les regards pensifs et les gestes troublants
Font éclore, du haut des voûtes phosphoreuses,
Un vol éblouissant de langues amoureuses;
Et l'essaim d'or de ces abeilles du désir
Paresseusement tourne, avant d'oser choisir,
Autour des lys de feu qui fleuronnent les cierges,
Puis, effleurant le front des héros et des vierges,
Lente, chacune élit un doux enfant pâmé,
Ensorcelle sa chair du songe parfumé
D'un voyage au pays des étoiles fleuries,
Et se pose, en mourant, sur ses lèvres meurtries.

L'EXTRÊME-ONCTION

C'est un morne escalier de basalte, où les ombres,
Sous un fier tourbillon de plumes de corbeaux,
Caressent lentement de leurs longues mains sombres
Les pâles cheveux d'or des nocturnes flambeaux.

Parfois une lueur oblique, en fer de lance,
D'un éclair sans espoir heurte l'escalier sourd.
L'heure sonne en mon âme, et l'écho d'un pas lourd
Comme avec une faulx moissonne le silence.

Et voici, svelte et roide en ses voiles jaloux,
Notre-Dame de la Vengeance, avec ses loups :
C'est le Saint-Sacrement de ma haine qui passe!

Elle passe, la Dame inexorable et lasse...
Les cierges ont fermé leurs yeux ; l'escalier dort.
— Seigneur! pardonnez-moi : quelqu'un que j'aime est mort!

ÉPILOGUE

Pauvres yeux douloureux, fatigués par les veilles,
Usés par leur folie et rougis par les pleurs,
Dont les jeunes rayons, comme un essaim d'abeilles,
Jadis de fleur en fleur se gorgeaient de couleurs ;

Miroirs éblouissants de ces fêtes étranges
Où le sang répandu se mêle aux vins cruels,
Qui gardez dans vos eaux le sourire des anges
Vaincus par la beauté des démons sensuels ;

Chasseurs vêtus d'or noir et de flammes avides,
Nuit et jour à l'affût dans les halliers païens,
Qui sur le doux gibier des prunelles candides
Déchaîniez vos mauvais regards, comme des chiens,

Pauvres yeux orgueilleux, que fleurissaient les roses,
Où les soleils couchants agonisaient plus beaux,
Vous vous êtes brûlés à la splendeur des choses
Et vous avez mûri vos suprêmes flambeaux.

L'ombre s'amasse en vous, sournoise et vengeresse,
Et du luxe aveuglant de vos plaisirs royaux
Il restera ces vers, témoins de votre ivresse,
Et vous vous survivrez dans ces derniers joyaux.

Pierrot Lunaire

A Iwan Gilkin

THÉATRE

Je rêve un théâtre de chambre,
Dont Breughel peindrait les volets,
Shakspeare, les pâles palais,
Et Watteau, les fonds couleur d'ambre.

Par les frileux soirs de décembre,
En chauffant mes doigts violets,
Je rêve un théâtre de chambre,
Dont Breughel peindrait les volets.

Émoustillés par le gingembre,
On y verrait les Crispins laids
Ouater leurs décharnés mollets
Pour Colombine qui se cambre.
Je rêve un théâtre de chambre.

DÉCOR

Les grands oiseaux de pourpre et d'or,
Ces voletantes pierreries,
Breughel les pose, en ses féeries,
Sur les arbres bleus du décor.

Ils vibrent, et leur large essor
Jette une ombre au ras des prairies,
Les grands oiseaux de pourpre et d'or,
Ces voletantes pierreries.

Le soleil perce avec effort
De ses jaunes orfèvreries
L'azur vert des branches fleuries,
Et sa lumière avive encor
Les grands oiseaux de pourpre et d'or.

PIERROT DANDY

D'un rayon de lune fantasque
Luisent les flacons de cristal
Sur le lavabo de santal
Du pâle dandy bergamasque.

La fontaine rit dans sa vasque
Avec un son clair de métal.
D'un rayon de lune fantasque
Luisent les flacons de cristal.

Mais le seigneur à blanche basque,
Laissant le rouge végétal
Et le fard vert oriental,
Maquille étrangement son masque
D'un rayon de lune fantasque.

DÉCONVENUE

Les convives, fourchette au poing,
Ont vu subtiliser les litres,
Les rôtis, les tourtes, les huîtres,
Et les confitures de coing.

Des Gilles, cachés dans un coin,
Tirent des grimaces de pitres :
Les convives, fourchette au poing,
Ont vu subtiliser les litres.

Pour souligner le désappoint,
Des insectes aux bleus élytres
Viennent cogner les roses vitres,
Et leur bourdon nargue de loin
Les convives, fourchette au poing.

LUNE AU LAVOIR

Comme une pâle lavandière,
Elle lave ses failles blanches,
Ses bras d'argent hors de leurs manches,
Au fil chantant de la rivière.

Les vents à travers la clairière
Soufflent dans leurs flûtes sans anches.
Comme une pâle lavandière
Elle lave ses failles blanches.

La céleste et douce ouvrière
Nouant sa jupe sur ses hanches,
Sous le baiser frôlant des branches,
Étend son linge de lumière,
Comme une pâle lavandière.

LA SÉRÉNADE DE PIERROT

D'un grotesque archet dissonant
Agaçant sa viole plate,
A la héron, sur une patte,
Il pince un air inconvenant.

Soudain Cassandre, intervenant,
Blâme ce nocturne acrobate,
D'un grotesque archet dissonant
Agaçant sa viole plate.

Pierrot la rejette, et prenant
D'une poigne très délicate
Le vieux par sa roide cravate,
Zèbre le bedon du gênant
D'un grotesque archet dissonant.

CUISINE LYRIQUE

La lune, la jaune omelette,
Battue avec de grands œufs d'or,
Au fond de l'azur noir s'endort,
Et dans les vitres se reflète.

Pierrot, dans sa blanche toilette,
Guigne sur le toit, près du bord,
La lune, la jaune omelette,
Battue avec de grands œufs d'or.

Ridé comme une pomme blette,
Le Pierrot agite très fort
Un poêlon, et, d'un brusque effort,
Croit lancer au ciel qui paillette
La lune, la jaune omelette.

ARLEQUINADE

Arlequin porte un arc-en-ciel
De rouges et vertes soieries,
Et semble, dans l'or des féeries,
Un serpent artificiel.

Ayant pour but essentiel
Le mensonge et les fourberies,
Arlequin porte un arc-en-ciel
De rouges et vertes soieries.

A Cassandre jaune de fiel
Il dénombre ses seigneuries
En Espagne, et ses armoiries :
Car sur fond d'azur et de miel
Arlequin porte un arc-en-ciel.

PIERROT POLAIRE

Un miroitant glaçon polaire,
De froide lumière aiguisé,
Arrête Pierrot épuisé
Qui sent couler bas sa galère.

Il toise d'un œil qui s'éclaire
Son sauveteur improvisé :
Un miroitant glaçon polaire,
De froide lumière aiguisé.

Et le mime patibulaire
Croit voir un Pierrot déguisé,
Et d'un blanc geste éternisé
Interpelle dans la nuit claire
Un miroitant glaçon polaire.

A COLOMBINE

Les fleurs pâles du clair de lune,
Comme des roses de clarté,
Fleurissent dans les nuits d'été :
Si je pouvais en cueillir une !

Pour soulager mon infortune,
Je cherche, le long du Léthé,
Les fleurs pâles du clair de lune,
Comme des roses de clarté.

Et j'apaiserai ma rancune,
Si j'obtiens du ciel irrité
La chimérique volupté
D'effeuiller sur ta toison brune
Les fleurs pâles du clair de lune !

ARLEQUIN

Plus beau que le spectre solaire,
Voici le très mince Arlequin,
Qui chiffonne le casaquin
De la servante atrabilaire.

Afin d'apaiser sa colère,
Il fait miroiter un sequin
Plus beau que le spectre solaire,
Voici le mince Arlequin.

La vieille, empochant son salaire,
Livre Colombine au faquin,
Qui sur un grand ciel bleu turquin
Se dessine et chante lanlaire,
Plus beau que le spectre solaire.

LES NUAGES

Comme de splendides nageoires
De célestes poissons changeants,
Les nuages ont des argents,
Des ors, des nacres, des ivoires.

Ils s'irisent devant les gloires
Mourantes des soleils plongeants,
Comme de splendides nageoires
De célestes poissons changeants.

Mais la Nuit, sur ses barques noires,
Lance des pêcheurs affligeants
Qui dans leurs filets émergeants
Prennent les ondoyantes moires
Comme de splendides nageoires.

A MON COUSIN DE BERGAME

Nous sommes parents par la Lune,
Le Pierrot Bergamasque et moi,
Car je ressens un pâle émoi,
Quand elle allaite la nuit brune.

Au pied de la rouge tribune,
Il chargeait les gestes du roi ;
Nous sommes parents par la Lune,
Le Pierrot Bergamasque et moi.

J'ai les vers luisants pour fortune;
Je vis en tirant, comme toi,
Ma langue saignante à la Loi,
Et la parole m'importune :
Nous sommes parents par la Lune!

PIERROT VOLEUR

Les rouges rubis souverains,
Injectés de meurtre et de gloire,
Sommeillent au creux d'une armoire
Dans l'horreur des longs souterrains.

Pierrot, avec des malandrins,
Veut ravir un jour, après boire,
Les rouges rubis souverains
Injectés de meurtre et de gloire.

Mais la peur hérisse leurs crins :
Parmi le velours et la moire,
Comme des yeux dans l'ombre noire,
S'enflamment du fond des écrins
Les rouges rubis souverains !

SPLEEN

Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol;
Son étrange gaîté de fol
Comme un oiseau blanc s'est enfuie.

Le spleen, à l'horizon de suie,
Fermente ainsi qu'un noir alcool.
Pierrot de Bergame s'ennuie :
Il renonce aux charmes du vol.

La Lune sympathique essuie
Ses larmes de lumière au vol
Des nuages, et sur le sol
Claque la chanson de la pluie :
Pierrot de Bergame s'ennuie.

IVRESSE DE LUNE

Le vin que l'on boit par les yeux
A flots verts de la lune coule,
Et submerge comme une houle
Les horizons silencieux.

De doux conseils pernicieux
Dans le philtre nagent en foule :
Le vin que l'on boit par les yeux
A flots verts de la lune coule.

Le poète religieux
De l'étrange absinthe se soûle,
Aspirant — jusqu'à ce qu'il roule,
Le geste fou, la tête aux cieux —
Le vin que l'on boit par les yeux!

LA CHANSON DE LA POTENCE

La maigre amoureuse au long cou
Sera la dernière maîtresse
De ce traîne-jambe en détresse,
De ce songe-d'or sans le sou.

Cette pensée est comme un clou
Qu'en sa tête enfonce l'ivresse :
La maigre amoureuse au long cou
Sera sa dernière maîtresse.

Elle est svelte comme un bambou ;
Sur sa gorge danse une tresse,
Et, d'une étranglante caresse,
Le fera jouir comme un fou,
La maigre amoureuse à long cou.

SUICIDE

En sa robe de lune blanche
Pierrot rit son rire sanglant.
Son geste ivre devient troublant :
Il cuve le vin du dimanche.

Sur le sol traînaille sa manche;
Il plante un clou dans le mur blanc :
En sa robe de lune blanche
Pierrot rit son rire sanglant.

Il frétille comme une tanche,
Se passe au col un nœud coulant,
Repousse l'escabeau branlant,
Tire la langue, et se déhanche
En sa robe de lune blanche.

PAPILLONS NOIRS

De sinistres papillons noirs
Du soleil ont éteint la gloire,
Et l'horizon semble un grimoire
Barbouillé d'encre tous les soirs.

Il sort d'occultes encensoirs
Un parfum troublant la mémoire :
De sinistres papillons noirs
Du soleil ont éteint la gloire.

Des monstres aux gluants suçoirs
Recherchent du sang pour le boire,
Et du ciel, en poussière noire,
Descendent sur nos désespoirs
De sinistres papillons noirs.

COUCHER DE SOLEIL

Le Soleil s'est ouvert les veines
Sur un lit de nuages roux :
Son sang, par la bouche des trous,
S'éjacule en rouges fontaines.

Les rameaux convulsifs des chênes
Flagellent les horizons fous :
Le Soleil s'est ouvert les veines
Sur un lit de nuages roux.

Comme, après les hontes romaines,
Un débauché plein de dégoûts
Laissant jusqu'aux sales égouts
Saigner ses artères malsaines,
Le Soleil s'est ouvert les veines!

LUNE MALADE

O Lune, nocturne phtisique,
Sur le noir oreiller des cieux,
Ton immense regard fiévreux
M'attire comme une musique !

Tu meurs d'un amour chimérique,
Et d'un désir silencieux,
O Lune, nocturne phtisique,
Sur le noir oreiller des cieux !

Mais dans sa volupté physique
L'amant qui passe insoucieux
Prend pour des rayons gracieux
Ton sang blanc et mélancolique,
O Lune, nocturne phtisique !

ABSINTHE

Dans une immense mer d'absinthe,
Je découvre des pays soûls,
Aux ciels capricieux et fous
Comme un désir de femme enceinte.

La capiteuse vague tinte
Des rythmes verdâtres et doux :
Dans une immense mer d'absinthe,
Je découvre des pays soûls.

Mais soudain ma barque est étreinte
Par des poulpes visqueux et mous :
Au milieu d'un gluant remous
Je disparais, sans une plainte,
Dans une immense mer d'absinthe.

MENDIANTE DE TÊTES

Un panier rouge empli de son
Balance dans ta main crispée,
Folle Guillotine échappée,
Qui rôdes devant la prison!

Ta voix qui mendie a le son
Du billot qu'entaille l'épée :
Un panier rouge empli de son
Balance dans ta main crispée!

Bourrèle! qui veux pour rançon
Le sang, le meurtre, l'épopée,
Tu tends à la tête coupée,
Crachant sa dernière chanson,
Un panier rouge empli de son!

DÉCOLLATION

La lune, comme un sabre blanc
Sur un sombre coussin de moire,
Se courbe en la nocturne gloire
D'un ciel fantastique et dolent.

Un long Pierrot déambulant
Montre avec des gestes de foire
La lune, comme un sabre blanc
Sur un sombre coussin de moire.

Il flageole et, s'agenouillant,
Rêve dans l'immensité noire
Que pour la mort expiatoire
Sur son cou s'abat en sifflant
La lune, comme un sabre blanc.

ROUGE ET BLANC

Une cruelle et rouge langue,
Aux chairs salivantes de sang,
Comme un éclair érubescent
Sillonne son visage exsangue.

Sa face pâle est une gangue
D'où sort ce rubis repoussant :
Une cruelle et rouge langue,
Aux chairs salivantes de sang.

Son corps vertigineux qui tangue
Est comme un blanc vaisseau hissant
A son grand mât éblouissant
Son pavillon couleur de mangue :
Une cruelle et rouge langue !

VALSE DE CHOPIN

Comme un crachat sanguinolent,
De la bouche d'une phtisique,
Il tombe de cette musique
Un charme morbide et dolent.

Un son rouge — du rêve blanc
Avive la pâle tunique,
Comme un crachat sanguinolent
De la bouche d'une phtisique.

Le thème doux et violent
De la valse mélancolique
Me laisse une saveur physique,
Un fade arrière-goût troublant,
Comme un crachat sanguinolent.

L'ÉGLISE

Dans l'église odorante et sombre
— Comme un rayon de lune entré
Par le vitrail décoloré, —
Pierrot éclaire la pénombre.

Il marche vers le chœur qui sombre,
Avec un regard d'inspiré,
Dans l'église odorante et sombre
Comme un rayon de lune entré.

Et soudain les cierges sans nombre,
Déchirant le soir expiré,
Saignent sur l'autel illustré,
Comme les blessures de l'Ombre,
Dans l'église odorante et sombre.

ÉVOCATION

O Madone des Hystéries!
Monte sur l'autel de mes vers,
La fureur du glaive à travers
Tes maigres mamelles taries.

Tes blessures endolories
Semblent de rouges yeux ouverts :
O Madone des Hystéries!
Monte sur l'autel de mes vers.

De tes longues mains appauvries
Tends à l'incrédule univers
Ton Fils aux membres déjà verts,
Aux chairs tombantes et pourries,
O Madone des Hystéries!

MESSE ROUGE

Pour la cruelle Eucharistie,
Sous l'éclair des ors aveuglants
Et les cierges aux feux troublants,
Pierrot sort de la sacristie.

Sa main, de la Grâce investie,
Déchire ses ornements blancs,
Pour la cruelle Eucharistie,
Sous l'éclair des ors aveuglants,

Et d'un grand geste d'amnistie
Il montre aux fidèles tremblants
Son cœur entre ses doigts sanglants,
— Comme une horrible et rouge hostie
Pour la cruelle Eucharistie.

LES CROIX

Les beaux vers sont de larges croix
Où saignent les rouges poètes,
Aveuglés par les gypaètes
Qui volent comme des effrois.

Aux glaives les cadavres froids
Ont offert d'écarlates fêtes :
Les beaux vers sont de larges croix
Où saignent les rouges poètes.

Ils ont trépassé, cheveux droits,
Loin de la foule aux clameurs bêtes,
Les soleils couchants sur leurs têtes
Comme des couronnes de rois!
Les beaux vers sont de larges croix!

SUPPLIQUE

O Pierrot! Le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé :
Le clair décor s'est effacé
Dans un mirage à la Shakspeare.

Au mât de mon triste navire
Un pavillon noir est hissé :
O Pierrot! Le ressort du rire,
Entre mes dents je l'ai cassé.

Quand me rendras-tu, porte-lyre,
Guérisseur de l'esprit blessé,
Neige adorable du passé,
Face de lune, blanc messire,
O Pierrot! le ressort du rire?

VIOLON DE LUNE

L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie,
Rêve dans sa boîte vernie
Un rêve languide et troublant.

Qui donc fera d'un bras dolent
Vibrer dans la nuit infinie
L'âme du violon tremblant,
Plein de silence et d'harmonie?

La lune, d'un rais mince et lent,
Avec des douceurs d'agonie,
Caresse de son ironie,
Comme un lumineux archet blanc,
L'âme du violon tremblant.

LES CIGOGNES

Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir,
Pour scander les rythmes du soir,
Font claquer leurs becs faméliques.

Elles ont vu les feux obliques
D'un grand soleil de désespoir,
Les cigognes mélancoliques,
Blanchâtres sur l'horizon noir.

Une mare aux yeux métalliques
Renverse, en son vague miroir,
— Où du jour qui vient de déchoir
Luisent les dernières reliques, —
Les cigognes mélancoliques.

NOSTALGIE

Comme un doux soupir de cristal,
L'âme des vieilles comédies
Se plaint des allures raidies
Du lent Pierrot sentimental.

Dans son triste désert mental
Résonne en notes assourdies,
Comme un doux soupir de cristal,
L'âme des vieilles comédies.

Il désapprend son air fatal :
A travers les blancs incendies
Des lunes dans l'onde agrandies,
Son regret vole au ciel natal,
Comme un doux soupir de cristal.

PARFUMS DE BERGAME

O vieux parfum vaporisé
Dont mes narines sont grisées !
Les douces et folles risées
Tournent dans l'air subtilisé.

Désir enfin réalisé
Des choses longtemps méprisées :
O vieux parfum vaporisé
Dont mes narines sont grisées !

Le charme du spleen est brisé :
Par mes fenêtres irisées
Je revois les bleus Élysées
Où Watteau s'est éternisé.
— O vieux parfum vaporisé!

DÉPART DE PIERROT

Un rayon de lune est la rame,
Un blanc nénuphar, la chaloupe;
Il regagne, la brise en poupe,
Sur un fleuve pâle, Bergame.

Le flot chante une humide gamme
Sous la nacelle qui le coupe.
Un rayon de lune est la rame,
Un blanc nénuphar, la chaloupe.

Le neigeux roi du mimodrame
Redresse fièrement sa houppe ;
Comme du punch dans une coupe,
Le vague horizon vert s'enflamme.
— Un rayon de lune est la rame.

PANTOMIME

Absurde et doux comme un mensonge,
Le bleu décor italien
Aux mimes du drame ancien
S'ouvre avec le vague d'un songe.

Dans les lointains vaporeux plonge,
Coiffé de tulle aérien,
Absurde et doux comme un mensonge,
Le bleu décor aérien.

Pierrot assomme à coups de longe
Cassandre académicien,
Et le rouge magicien
Sur le fond du tableau s'allonge,
Absurde et doux comme un mensonge.

BROSSEUR DE LUNE

Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte, et finit par voir
Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de lune !

L'ALPHABET

Un alphabet bariolé,
Dont chaque lettre était un masque,
Fut l'abécédaire fantasque
Qu'en mon enfance j'épelai.

Très longtemps je me rappelai,
Mieux que mes sabres et mon casque,
Un alphabet bariolé
Dont chaque lettre était un masque.

Aujourd'hui, mon cœur enjôlé,
Vibrant comme un tambour de basque,
Rêve un Arlequin bergamasque,
Traçant d'un corps arc-en-ciellé
Un alphabet bariolé.

BLANCHEURS SACRÉES

Blancheurs de la Neige et des Cygnes,
Blancheurs de la Lune et du Lys,
Vous étiez, aux temps abolis,
De Pierrot les pâles insignes!

Il vous dédiait de beaux signes
Dans la féerie ensevelis,
Blancheurs de la Neige et des Cygnes,
Blancheurs de la Lune et du Lys!

Le mépris des choses indignes,
Le dégoût des cœurs amollis
Sont les préceptes que je lis
Dans le triomphe de vos lignes,
Blancheurs de la Neige et des Cygnes!

POUSSIÈRE ROSE

Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.
Un très doux orchestre lointain
Susurre un air de Cimarose.

Phœbé, comme une blanche rose,
Se meurt dans le ciel incertain.
Une fine poussière rose
Danse à l'horizon du matin.

Devant un Cassandre morose
Fuit un falbala de satin
Qui traverse — en frôlant le thym
Qu'une fraîche rosée arrose —
Une fine poussière rose.

PARODIE

Des aiguilles à tricoter
Dans sa vieille perruque grise,
La duègne, en casaquin cerise,
Ne se lasse de marmotter.

Sous la treille elle vient guetter
Pierrot dont sa chair est éprise,
Des aiguiller à tricoter
Dans sa vieille perruque grise.

Soudain elle entend éclater
Les sifflets pointus de la brise :
La lune rit de la méprise,
Et ses rais semblent imiter
Des aiguilles à tricoter.

LUNE MOQUEUSE

La Lune dessine une corne
Dans la transparence du bleu.
A Cassandre on joua ce jeu
De lui dérober son tricorne.

Le vieillard se promène morne,
Ramenant son dernier cheveu ;
La Lune dessine une corne
Dans la transparence du bleu.

Une fantastique licorne,
Dont les naseaux lancent du feu,
Soudain mouille de son émeu
Cassandre assis sur une borne.
La Lune dessine une corne.

LA LANTERNE

La claire et joyeuse lanterne,
Où vibre une langue de feu,
Pierrot la porte au bout d'un pieu
Pour ne pas choir dans la citerne.

A tout coin de rue il lanterne
Et sur le sol dépose un peu
La claire et joyeuse lanterne
Où vibre une langue de feu.

Il ne la voit plus, — se prosterne,
Allume le petit point bleu
De son allumette, et, par jeu,
Cherche d'un geste qui consterne
La claire et joyeuse lanterne.

PIERROT CRUEL

Dans le chef poli de Cassandre,
Qui pousse d'affreux cris de paon,
Pierrot enfonce le trépan,
D'un air hypocritement tendre.

Le maryland qu'il vient de prendre,
Sa main sournoise le répand
Dans le chef poli de Cassandre
Qui pousse d'affreux cris de paon.

Il fixe un bout de palissandre
Au crâne, et le blanc sacripant,
A très rouges lèvres pompant,
Fume — en chassant du doigt la cendre —
Dans le chef poli de Cassandre !

DÉCOR

Le soleil, comme un grand œuf rose,
Enlumine l'horizon gris,
Et des troncs d'arbres rabougris
Raturent le couchant morose.

Dans la lente métamorphose
Des longs paysages aigris,
Le soleil, comme un grand œuf rose,
Enlumine l'horizon gris.

Une triste lumière arrose
Brusquement les cieux assombris :
Des oiseaux noirs, à larges cris,
Brisent du bec, dans la nuit close,
Le soleil, comme un grand œuf rose.

LE MIROIR

D'un croissant de lune hilarante
S'échancre le ciel bleu du soir,
Et par le balcon du boudoir
Pénètre la lumière errante.

En face, dans la paix vibrante
Du limpide et profond miroir,
D'un croissant de lune hilarante
S'échancre le ciel bleu du soir.

Pierrot de façon conquérante
Se mire — et soudain dans le noir
Rit en silence de se voir
Coiffé par sa blanche parente
D'un croissant de lune hilarante !

SOUPER SUR L'EAU

En d'alanguissantes yoles
Au pavillon de bleu turquin,
Pierrot, Colombine, Arlequin
Font saigner les rouges fioles.

Les femmes ont de lucioles
Diamanté leur casaquin,
En d'alanguissantes yoles
Au pavillon de bleu turquin.

Enrichissant ces fanfioles,
La lune luit comme un sequin,
Et sous un rose baldaquin
Madrigalisent les violes,
En d'alanguissantes yoles.

L'ESCALIER

Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou de lumière
S'irise en bleuâtre poussière,
Au tournant de chaque palier.

La Lune, d'un pas familier,
Fait, dans sa ronde coutumière,
Sur le marbre de l'escalier,
Un léger froufrou de lumière.

Et Pierrot, pour s'humilier
Devant sa pâle Emperière,
Prosterne la blanche prière
De son grand corps en espalier
Sur le marbre de l'escalier.

CRISTAL DE BOHÊME

Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohême,
Tel est le féerique poème
Que dans ces rondels j'ai rimé.

Je suis en Pierrot costumé,
Pour offrir à celle que j'aime
Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohême.

Par ce symbole est exprimé,
O ma très chère, tout moi-même :
Comme Pierrot, dans son chef blême,
Je sens, sous mon masque grimé,
Un rayon de lune enfermé.

Pierrot Narcisse

DÉDICACE

A Iwan Gilkin.

Voici bien trois ans et demi
Que j'ai rimé « Pierrot Lunaire ».
Je suis encore ton ami :
C'est vraiment extraordinaire.

C'est pourquoi, — puisque c'est mon sort,
Captif de la rime et du nombre,
D'avoir Pierrot jusqu'à la mort
A côté de moi, comme une ombre, —

Ces vers frêles, tout blancs de lui,
Ces vers où j'ai baisé de givre,
Loin des bassesses d'aujourd'hui,
Tous les chers yeux qui me font vivre,

Ce poème triste et moqueur,
Qui sautille au rythme fantasque,
Au rythme fantasque d'un cœur
Qui serait un tambour de basque,

Ce doux lys d'hiver, pâle et pur,
O fleur de douleur et de joie!
Ce lys de silence et d'azur,
Ce lys de lune, je l'envoie

D'un seul geste fier et tremblant,
Malgré les ânes qui vont braire,
Vers un Pierrot vêtu de blanc
Qui me ressemble comme un frère!

PERSONNAGES

PIERROT, sans profession.
ARLEQUIN, neveu de Cassandre.
CASSANDRE, oncle d'Arlequin, député de Bergame.
MEZZETIN, malade imaginaire,
PREMIER ABBÉ,
DEUXIÈME ABBÉ,
TROISIÈME ABBÉ,
} amis de Pierrot.
LE SOMMELIER.
ÉLIANE, nièce de Cassandre.

PIERROT, en costume moderne. Tenue de soirée, en satin blanc. Col très haut. Gibus blanc. Paletot à pèlerine blanc. 25 ans.
ARLEQUIN. Maillot noir et blanc. 16 ans.
CASSANDRE. Habit de sénateur. 60 ans.
MEZZETIN. Complet de fourrure. 30 ans.
ÉLIANE. Robe couleur feuille morte, cheveux noirs.
Les trois abbés en satin violet.

SCÈNE PREMIÈRE

A Bergame. Une nuit de carnaval. L'intérieur d'un grand café, fleuri de glaces et de dorures. Groupes de masques çà et là. Musiques lointaines et contradictoires.

PREMIER ABBÉ

Hé! Garçon! du café!

DEUXIÈME ABBÉ

De la Chartreuse!

TROISIÈME ABBÉ

A boire!

Pierrot, monte à l'autel, et voici mon ciboire,
Et chante Alleluia, Pierrot, et bénis-nous :
Chante! Les desservants vont plier les genoux.

DEUXIÈME ABBÉ

Eh bien ! Qu'attends-tu ?

PREMIER ABBÉ

Chante : accomplis ta promesse !
Oh ! fi du prêtre blanc qui ne sait plus sa messe !

TROISIÈME ABBÉ

L'église est belle, vois ! L'encens rêve dans l'air,
Le cher encens du kirsch, du kummel, du bitter !
Je surprends la saveur des prières latines
Dans le cantique en fleur que les bénédictines
Murmurent doucement dans les flacons pieux.

PREMIER ABBÉ

Chante ! Ou bien nous croirons que Pierrot devient vieux !

DEUXIÈME ABBÉ

Chante ! c'est l'heure folle et divine, ô ma pinte !
L'heure qui danse, l'heure amoureuse qui tinte
Comme un grelot d'argent au cou d'un épagneul.
Chante ! cette heure est folle.

PREMIER ABBÉ

Un jour tu seras seul.

TROISIÈME ABBÉ

Chante! cette heure est frêle et pleine de gavottes.
Regarde ces flacons : on dirait des dévotes!
Une cave à liqueurs, pour nous, c'est un couvent
Très doux et très béat, onctueux et fervent.
La chartreuse vous a des airs de pénitente
Qui veut vous convertir, et dont la chair vous tente.
Elle a le charme obscur d'un amour interdit,
Sucre et velours, impie, et quelque peu maudit.
On boit! c'est comme si l'on baisait une abbesse...
On éprouve un besoin de courir à confesse!
Et de se faire absoudre, et de recommencer!

DEUXIÈME ABBÉ

Il ne nous entend pas; à quoi peut-il penser?

TROISIÈME ABBÉ

Fais un signe au jubé! Des musiques dormantes
S'évaderont pour nous des cumins et des menthes,
Et le riche plain-chant mystique des liqueurs
Comme un orgue puissant réchauffera nos cœurs!

PREMIER ABBÉ

Je crois qu'on l'a bouché!

DEUXIÈME ABBÉ

Pierrot mélancolique !

TROISIÈME ABBÉ

Pierrot devient athée !

PREMIER ABBÉ

Il n'est plus catholique !
Un soir de carnaval !

DEUXIÈME ABBÉ

Mécréant ! Apostat !
Crime contre la soif ! Crime contre l'État !

TROISIÈME ABBÉ

Horreur ! Demeurer sourd aux conseils de l'absinthe !

PREMIER ABBÉ

A la diète, Luther !

DEUXIÈME ABBÉ

Va-t'en ! Père Hyacinthe !
A la place d'un cygne il nous reste un oison.
Défroqué de la joie, à la porte !

TROISIÈME ABBÉ

En prison!

PREMIER ABBÉ

Allons! il en est temps : pour juger ce fossile,
Nous nous réunissons tous les trois en concile,
Et nous l'abandonnons au pouvoir séculier!
Hé! Monsieur le bourreau!

DEUXIÈME ABBÉ

Monsieur le sommelier!

LE SOMMELIER

Bon!

TROISIÈME ABBÉ

Vous allez, d'après l'us ecclésiastique,
Mettre à la question cet infâme hérétique.
Veux-tu boire? Une fois!

PREMIER ABBÉ (*saisissant Pierrot*)

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ (*même jeu*)

Deux fois!

DEUXIÈME ABBÉ

Veux-tu boire?

TROISIÈME ABBÉ

Trois fois!

PIERROT (*se dégageant*)

Eh! Laissez-moi! Je bois
Depuis des heures, des heures, je bois à pleine
Bouche, depuis des jours, depuis une semaine,
Je ne sais, mais je bois, mais je suis ivre-mort!

PREMIER ABBÉ

Mais tu n'as rien bu, rien!

DEUXIÈME ABBÉ

Ivre! c'est un peu fort!

PIERROT

Vous ne le voyez pas? Je dis que je suis ivre!

TROISIÈME ABBÉ

Il est ivre? Et de quoi?

DEUXIÈME ABBÉ

De quoi?

PIERROT

De quoi? Du givre,
De cet hiver soudain, si lucide et si clair,
Et de la transparence adorable de l'air!

DEUXIÈME ABBÉ

Il est fol!

TROISIÈME ABBÉ

A lier!

PIERROT

Je suis ivre, vous dis-je!
Ivre du mâle hiver, du grésil, du vertige,
De toutes ces blancheurs qui songent sous l'azur.
Le ciel chaste est plus grand, plus limpide, plus pur;
Le seul bruit de mon pas sonore sur l'asphalte
Me saoule éperdument de ma force et m'exalte.
O ces âcres baisers du vent dans mes cheveux!
Mon sang bout. Je suis beau. Je sais. Je puis. Je veux.
D'énergiques parfums dilatent ma narine;
Et portant haut la tête, et bombant la poitrine,

Le cerveau pavoisé de glorieux projets,
Toisant tous les passants comme un roi ses sujets,
Et cinglant du manteau cette race servile,
Impétueusement je traverse la ville
Et la campagne, en fête, ayant je ne sais quoi
De viril et de fier soufflant derrière moi!

PREMIER ABBÉ

Si tu veux de l'hiver, Pierrot, je te conseille
Le champagne frappé : c'est l'hiver en bouteille!
C'est le seul qui me rie!...

PIERROT

Oh! la neige me rit!
Elle a je ne sais quel mystérieux esprit
Qui semble un paradoxe exquis de la nature.
Elle est la fantaisie, elle est la fioriture
De ce monde banal, uniforme et malsain :
La neige me ressemble, et je suis son cousin!

DEUXIÈME ABBÉ

La neige est ta cousine? Eh! c'est un fier lignage!
Nous ne te savions pas ce nouveau cousinage!

TROISIÈME ABBÉ

Elle est blanche; il est gris : le cousinage est clair!
Dis « ma tante » à la lune!

PREMIER ABBÉ

Et « mon oncle » à l'hiver!

TROISIÈME ABBÉ

Là-bas, au pôle Nord, n'as-tu point de petites
Sœurs?

PREMIER ABBÉ

Ni de belle-mère avec des stalactites?

DEUXIÈME ABBÉ

Pour boire à leur santé débouchons ces flacons!

PIERROT

Vos concetti sont lourds à côté des flocons
De la neige qui tourne et qui valse et qui chante!
Tombe, hermine des cieux, sur la cité méchante,
Tombe comme un pardon sur ces êtres épais!
Couvre-les de candeur, de silence et de paix!
Et quand tous dormiront de leur sommeil stupide,
Le page Fleur-d'Hiver prendra son vol limpide,
Loin de leur rêve impur, vers la pâle forêt
Où les lys de l'azur éternel, en secret,
Pleureront doucement, un à un, sur sa tête.
Et pour le consoler de votre ivresse bête,

A travers les rameaux des vieux ormes frileux,
La lune penchera ses rayons fabuleux,
Et mon cœur chantera dans ces flûtes d'ivoire!

PREMIER ABBÉ

Une dernière fois, mon ami, veux-tu boire?
La moutarde finit par me monter au nez!
Veux-tu boire, à la fin, ou je...

PIERROT

Vous y tenez?
Eh bien, oui! je boirai! Holà! le plus grand verre!
Clarence, ton tonneau! Ta botte, Bassompierre!
Un verre musical et profond comme un puits!

(*Il se précipite au dehors et revient avec sa coupe pleine de neige.*)

PREMIER ABBÉ

Hé! garçon, du Pomard!

DEUXIÈME ABBÉ

Holà! garçon, du Nuits!

PIERROT

Non! mais un vin plus fort que toutes vos tisanes,
Aigu, brillant et froid comme les pertuisanes,

Un vin couleur du temps, un vin couleur de l'air,
Et ce vin, c'est la neige, et je bois à l'hiver!

(*Pendant ce toast, entrent Arlequin et Mezzetin.*)

ARLEQUIN

Le toast est, sur ma foi, le plus galant du monde,
Mais il n'est pas certain que l'hiver te réponde.
Moi, je bois au printemps, car je suis amoureux!

PIERROT (*étonné*)

Amoureux!

LES ABBÉS

Il est fou!

MEZZETIN (*avec intérêt*)

Mais non : il est fiévreux,

PREMIER ABBÉ

Savez-vous d'où lui vient ce bel enthousiasme?
De la neige!

ARLEQUIN

Il a bu!

MEZZETIN

Qui sait? C'est un miasme,
C'est une maladie inédite, un nouveau
Trouble de l'estomac, du foie ou du cerveau.
Est-ce contagieux?

PIERROT

Pas du tout : prends un siège.

MEZZETIN (*pensif*)

Si c'était un remède?... Eh! garçon, de la neige!

PIERROT

Ce n'est pas un remède!...

MEZZETIN (*se ravisant*)

Ah!... garçon, du kummel!
C'est pour me réchauffer, car je souffre du gel.
Comme remède, hélas! ce kummel est bien fade!

PIERROT

Hélas! non, Mezzetin : je ne suis point malade.

ARLEQUIN

Ni malade ni fou, mes amis! — Amoureux!
Je m'y connais; c'est comme moi : je suis heureux.

Je rougis, je frémis, je sens mon cœur éclore.
L'amour se lève en moi, rose comme une aurore,
Et je suis fou des fleurs qui fleuriront demain.
J'aime. Je vais aimer. On dirait qu'une main
Mystérieuse et frêle et pleine de paresse
S'alanguit sur mon front pensif et le caresse,
Et c'est une douceur dont j'ai peur de mourir.

MEZZETIN (*observant Arlequin*)

De quoi diable Arlequin peut-il bien se nourrir ?
Ses yeux sont frétillants et ses oreilles roses.

PREMIER ABBÉ

Pierrot boit de la neige, et lui broute des roses !
Ce sont là deux façons neuves de se nourrir !

ARLEQUIN

Écoute-moi, Pierrot ! J'aime, je vais souffrir !
Et mon âme se fond dans cette rêverie.
Elle est pure, elle est fraîche, et c'est une prairie
Enfantine, couleur de songe et de matin,
Une prairie humide, où l'haleine du thym
Et le profond parfum des herbes écrasées
Embaument le riant exil de mes pensées.
Dis-moi, Pierrot, mon cher Pierrot, dis-moi pourquoi
Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,

Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et que je ne vois pas, et dont le cœur aimant
Palpite sur mon cœur, et vient obscurément,
Comme un écho lointain de la houle marine,
S'apaiser et s'éteindre, ici, dans ma poitrine!
— Ton cœur, n'est-il pas vrai, ressent le même émoi?
Tu ne dis rien... Pierrot, je t'ai blessé...

PIERROT (*à Arlequin*)

Tais-toi!
(*A part*) Cet Arlequin me trouble. Amoureux! Je l'envie,
Et sa douceur m'irrite. On dirait que la Vie
Se sert de cet enfant cruel pour m'assiéger.
(*A Arlequin*)
Taisez-vous, Arlequin! Pierrot, c'est l'étranger,
C'est le passant qu'on ne connaît jamais, l'avare
De son cœur orageux et fou, c'est le barbare
Qui pleure de ce qui vous fait rire, et qui rit
De tout ce qui vous fait pleurer, c'est un esprit,
Une lumière espiègle et pensive qui vibre
Un peu plus haut que votre amour! Pierrot est libre!
— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!

ARLEQUIN

Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez!

(*Entrent Cassandre et Eliane.*)

CASSANDRE

Tout beau! Que disait-on, et pourquoi ce tapage?
Vous parliez politique?

ARLEQUIN

Oh! non!

ELIANE (*à Arlequin*)

Bonsoir, mon page!
Bonsoir, Monsieur Pierrot!... Vous ne dites plus rien
Maintenant; c'est très mal. Messieurs, savez-vous bien
Que c'est inconvenant, et que je pourrais croire
Que vous parliez de moi?

PREMIER ABBÉ

C'est une sotte histoire,
Madame. Mezzetin est malade et se plaint
De battements de cœur quand son broc n'est pas plein,
Et puis ne souffle mot jusqu'à ce qu'il soit vide.
Arlequin, votre page, est devenu candide
Et chante des sonnets dignes d'un écolier
Amoureux de sa bonne; et quant au chevalier
De la blanche figure, il mange de la neige,
Boit à la santé de l'hiver, du gel, que sais-je!
Ils sont fous, archifous, refous et contrefous!!

CASSANDRE

Eh quoi ? Vous n'avez pas de passe-temps plus doux ?

DEUXIÈME ABBÉ

Ils sont là tous les trois, mornes, défaits, lugubres,
Comme de lourds pédants et des pions insalubres !
Pierrot, croque-mort blanc, essence de vieillard,
On va te saluer ainsi qu'un corbillard !

TROISIÈME ABBÉ

Enterreur de la joie, échanson des ténèbres,
Tu feras ton chemin dans les pompes funèbres !

PREMIER ABBÉ

Tu ressembles autant à ton blanc devancier
Que le fils d'une reine au fils d'un épicier !

DEUXIÈME ABBÉ (*à Arlequin*)

Pareils à des serpents, souples et mirifiques,
Les premiers Arlequins étaient moins pacifiques.
Leur perfidie exquise ondulait et sifflait,
Et le spectre solaire en fleur les habillait.
Toi, tu n'es pas leur fils : regarde ton costume !
Car tu n'es même pas un Arlequin posthume !
Non, tu n'es pas le fils des fils de l'arc-en-ciel :
Ton habit noir et blanc a l'air officiel,

Et je songe, en pleurant sur ces couleurs austères,
A quelque vieux damier souillé par des notaires !

(*Pierrot se voit dans une glace et jette un cri.*)

ARLEQUIN

Pierrot, qu'as-tu ?

ELIANE

Pierrot, vous souffrez...

MEZZETIN

Qu'est-ce ?

PIERROT (*étendant la main vers la glace*)

Là !

Là !... Quelqu'un...

(*Il s'évanouit.*)

MEZZETIN

Il est mort !...

ELIANE (*se penchant sur Pierrot.*)

O la bizarre, ô la

Douce figure pâle !...

ARLEQUIN

Il va mieux.

CASSANDRE

Une crise
Légère...

ELIANE

Il est sauvé.

ARLEQUIN

C'est fini.

PREMIER ABBÉ

Ça dégrise
Désagréablement.

CASSANDRE

Messieurs, ma nièce et moi,
Pour vous dédommager de cet instant d'émoi,
Nous vous invitons tous à venir, vers onze heures,
Souper demain chez nous...

PREMIER ABBÉ

Il faudra que tu meures
Encor plus d'une fois, Mezzetin!...

CASSANDRE

Est-ce fait?

PREMIER ABBÉ

Accepté !

DEUXIÈME ABBÉ

De grand cœur.

CASSANDRE

On sera satisfait.

ELIANE

Vous viendrez, Mezzetin?

MEZZETIN

C'est un honneur extrême.

ELIANE

Amenez donc Pierrot. (*A Arlequin.*) Et si tu veux qu'on t'aime,
Amène ton Pierrot... A demain.

CASSANDRE

A demain !

SCÈNE DEUXIÈME

L'avenue qui mène à la villa d'Eliane. Paysage de neige, et de grands arbres givrés. Bourrasque et clair d'étoiles.

PIERROT

Suis-je encor loin ? Oh ! oui ! Tant mieux ! Si ce chemin
Où je marche voulait marcher en sens inverse,
Je marcherais ainsi, toujours... Il neige à verse,
Le ciel est aussi noir qu'un nègre, et le vent fou
M'échevelle et me plie en deux, et dans le cou
M'applique éperdument ses froides lèvres blanches !
Lourdement je bats l'air de l'aile
Et j'ai peur d'arriver où l'on m'attend.
(*Il fait quelques pas.*)
Mon sort
Se jouera cette nuit, et je me sens moins fort

Qu'avant ce maudit soir de carnaval!... Je tremble.
Quelque danger lointain me menace...
(*Ecoutant.*)
... Il me semble
Qu'on me parle tout bas...
« Pierrot, dis-moi pourquoi
Quelqu'un est là, tout près de moi, derrière moi,
Qui me regarde et dont je sens les yeux nocturnes
M'ensorceler la chair de baisers taciturnes,
Et qui... »
Je ne sais plus... Arlequin m'a fait mal.
J'ai peur de cet enfant : il me sera fatal...
... Je sens des roses sous la neige...
« ... Une paresse
S'alanguit sur mon front pensif et le caresse!
— Et ne me parlez plus, car vous m'offenseriez!
— Comme vous aimeriez, Pierrot, si vous aimiez! »
... O ce bel Arlequin, je crois que je l'envie!
Arlequin cependant, ce n'est rien que la vie,
Que la jeunesse... hélas! ce n'est rien que cela!
Rien que cela!...

ARLEQUIN (*de loin*)

Tra la! La hi la! La ho la!

PIERROT

Faut-il rester Pierrot, ou bien cesser de l'être?

Pourquoi vais-je là-bas ? Je ne suis plus mon maître,
Et j'obéis. A qui ? Je ne sais.

ARLEQUIN (*de loin*)

La ho la !

PIERROT

C'est la jeunesse. Rien que cela, que cela !
Le rêve le plus fier vaut-il que l'on dédaigne
La naïve douleur d'un cœur jeune et qui saigne ?
Vivre et rêver ! Rêver ou vivre ? Il faut choisir.

(*Il sonne à la porte d'Eliane.*)

SCÈNE TROISIÈME

Le boudoir d'Eliane, couleur lilas mourant. Une psyché. Des fleurs. Une haleine d'ambre traîne dans les rideaux. Arlequin danse.

ARLEQUIN

La hi la ! La ho la ! — Pierrot !

PIERROT

Vous ?

ARLEQUIN

... Quel plaisir
De te revoir avant les autres !... Ma cousine
Va rentrer : elle est là, dans la villa voisine,

Et m'a prié de te distraire en attendant...
Mon oncle est en affaire avec son intendant :
Il déguste les vins destinés à la fête,
Et ses préparatifs lui font tourner la tête !

PIERROT (*contraint*)

Je ne vous retiens pas, Arlequin.

ARLEQUIN

Tu m'en veux?
Je t'ai froissé...

PIERROT

Du tout... je suis un peu nerveux...

ARLEQUIN

Bien vrai?

PIERROT

Mais oui !

ARLEQUIN

Tant mieux ! Tourne, que je te voie !
Encore ! Ton habit est beau... C'est de la soie...
Cassandre ne veut pas que je m'habille ainsi.
Il est laid, n'est-ce pas, mon oncle? Il est aussi

Grognon et déplaisant que mon maître d'école...
C'est mal ce que j'ai dit?

PIERROT

Très mal, ô tête folle!
Car tu pourrais très bien lui ressembler plus tard!

ARLEQUIN

Moi!

PIERROT

Toi!

ARLEQUIN

Moi! Ressembler à Cassandre, un vieillard!

PIERROT

Cette flamme : Arlequin! Cassandre : cette cendre!
Le plus bel Arlequin fait le plus froid Cassandre.
Beau page imberbe et blond, charmant petit coquin,
Vous aurez quelque jour aussi votre Arlequin,
Auquel vous prêcherez l'abstinence et le jeûne!
Il aura ce grand tort à vos yeux d'être jeune,
Et vous aurez aux siens ce grand tort d'être vieux!

ARLEQUIN

Vieillir ? Mourir un peu tous les jours ? J'aime mieux
Vieillir en une fois d'un coup de carabine !

PIERROT

Bravo ! Bravissimo ! Bayard ! Mais Colombine ?
Mais Eliane ? Mais...

ARLEQUIN

Mais elle m'aimera
Avant !

PIERROT

Peste ! Et sinon ?

ARLEQUIN

Sinon ? Elle attendra
Sous l'orme !

PIERROT

Sous le saule !

ARLEQUIN

Elle vient ! Je m'esquive !...

Ta main?... A la bonne heure!... Et vive Pierrot! Vive Arlequin! Vive nous! Vive tout le monde! (*Il sort.*)

(*Entre Eliane; elle porte au poing une perruche attachée par une chaînette d'argent.*)

PIERROT (*à Eliane*)

Il
Saute comme un pantin qu'on tire par un fil.
A ses talons légers je crois qu'il a des ailes.
Et c'est un tourbillon d'oiseaux joyeux et frêles
Qui scintille et qui neige et qui fuse en jasant.
Il ne courberait pas un brin d'herbe en dansant.
Votre cousin devient un jeune homme, Madame.
Il ne s'en doute pas, mais je crois, sur mon âme,
Que vos jolis yeux pers l'ont métamorphosé.

ELIANE

Arlequin? cet enfant!... Il serait bien osé
Et bien impertinent, n'est-ce pas?

PIERROT

Mais, Madame,
S'il est impertinent, ce sentiment-là, dame!
Tous mes concitoyens sont des impertinents.

ELIANE

Vous vous trompez : tous ne sont pas inconvenants
A ce degré...

PIERROT

Vraiment?

ELIANE

La surprise est flatteuse!
Je ne vous savais pas l'humeur complimenteuse
A ce point. Cher Monsieur, vous êtes fort galant;
Et vous ne sauriez pas vous montrer insolent
De cette façon, vous!

PIERROT

Arlequin vous adore.
Il vous aime, Madame, et n'en sait rien encore...

ELIANE

Vous plairait-il, Monsieur, d'avancer ce fauteuil?

PIERROT (*obéissant*)

Il vous parle : sa voix chante comme un bouvreuil
Tout au fond de son âme, et lorsqu'il vous regarde,
Il a les yeux fleuris...

ELIANE

Monsieur, prenez donc garde.
Il vient par cette porte un affreux vent coulis.
Fermez à double tour...

PIERROT (*même jeu*)

Il vous aime, je lis
Si bien dans sa pensée...

ELIANE (*nerveuse*)

Oh! la plaisante histoire
Que vous me chantez là, Monsieur. Je pourrais croire
Que vous venez ici me demander ma main...

PIERROT (*étonné*)

Moi, Madame?

ELIANE

Attendez!... au nom de ce gamin.
Tâchez donc d'écouter avec intelligence!

PIERROT

Mais, Madame, je vous...

ELIANE (*piquée*)

Vous êtes d'une agence?
Vous plaidez avec feu pour vos clients, mais quand
C'est pour vous, cher Monsieur, êtes-vous éloquent
Aussi? Vous jouez bien les menuets des autres,
Trop bien; mais à présent jouez-moi donc les vôtres;
Votre musique, à vous, doit avoir des appas...
J'écoute...

PIERROT (*sec*)

Excusez-moi : je ne compose pas !

ELIANE (*minaudant*)

Que regardez-vous là, Monsieur? est-ce ma ruche?
Elle est du bon faiseur... Ma guimpe?

PIERROT

La perruche !

ELIANE

Comment la trouvez-vous?

PIERROT

Adorable ! Or et feu,
Un vrai rubis qui vole... Oh ! c'est pour elle un jeu
Charmant que d'être ainsi sur votre doigt perchée...

ELIANE (*riant faux*)

Vous enviez son sort?

PIERROT

Non ! elle est attachée !

ELIANE (*s'animant peu à peu*)

A merveille! Monsieur Pierrot! le tour est fin,
Délicat, transparent, et je comprends enfin
Le rébus!... Vous aimez les perchoirs sans chaînettes!
Je ne prise pas fort, pour moi, vos devinettes :
Qui vous donne le droit de me parler ainsi?
Le perchoir ne veut pas d'un perroquet transi.
Dispensez-moi, Monsieur, d'écouter ces sornettes!

PIERROT (*avec un salut ironique*)

Vous m'offrez le perchoir, mais avec les chaînettes!

ELIANE

Mais vous êtes un fat, Monsieur, un malappris!
Qui pensiez-vous entendre et qu'aviez-vous compris?
Je vous connais très peu. Mon oncle vous invite.
Je vous reçois. On cause, on plaisante, et puis, vite,
Sur un mot, sur un seul, Monsieur Pierrot sourit
Avantageusement, et se met dans l'esprit
Qu'on l'aime, et puis ce soir il ira, par la ville,
Dans l'âme des badauds mirer son âme vile,
Et leur dire : « Eliane? Elle m'aime, mais moi,
Moi, je ne l'aime pas! »

PIERROT (*regardant longuement Eliane*)

Non certes! Sur ma foi,

Cette aventure-là doit demeurer secrète.
Et l'on sera discret, si vous êtes discrète !

ELIANE

Discret ! Discrète ! Ah ! c'est ineffable ! Je vous
Sais gré, mon cher Monsieur, de vous montrer si doux !
Votre impromptu n'est point d'un comique ordinaire.
Vous pourriez le nommer : « L'Amant Imaginaire »
Et nous en amuser à souper aujourd'hui !

PIERROT

Vous vous contenterez de « L'Amant malgré lui ! »

ELIANE (*toisant Pierrot*)

Alors vous êtes sûr, Monsieur, que je vous aime ?

PIERROT (*simplement*)

Mais oui !

ELIANE

Qui vous l'a dit ?

PIERROT

Hermione elle-même !
Du Racine tout pur ! C'est un fort bon auteur !

ELIANE (*s'oubliant*)

Du Racine arrangé par un contrefacteur!
Il se pourrait, Monsieur qu'on sifflât votre pièce.
Cassandre est un puriste; il adore sa nièce;
Convenez qu'il aurait le droit, si je voulais,
De vous faire chasser d'ici par ses valets,
Comme un lâche insulteur de femmes que vous êtes,
A grands coups de balai sur votre échine!

PIERROT

Faites.
Vous m'aimez, Eliane!... Eh bien? Et vos valets?
Je voudrais bien les voir, ainsi que vos balais!
Vous ne balayez pas?

ELIANE

(*Courant vers la porte, puis soudain dans les bras de Pierrot.*)
Je t'aime! J'étais folle!...
Pardonne-moi : j'ai tant souffert! Je suis frivole,
Coquette; je n'avais jamais aimé, j'avais
L'âme sèche, l'esprit vide, le cœur mauvais.
J'étais la Célimène inconstante et légère;
Au véritable amour je restais étrangère,
Et je riais des pleurs que l'on versait pour moi;
Mais maintenant je suis une autre femme; toi,
Tu comprends cela, tu seras secourable
A la femme vaincue, à l'être misérable

En qui tu fais éclore un lys surnaturel,
Un beau lys aussi blanc que la neige et le gel!

PIERROT

Je n'aimerai qu'un lys du jardin de la Lune,
Et qui se fanerait sous vos doigts.

ELIANE

Je suis une
Malheureuse qui t'aime, oh! qui t'aime! Depuis
Ce jour, ce jour cruel où je t'ai vu, je suis
Une autre femme! Je me hais, je me renie!
Pitié! Pitié de moi! Toute mon ironie
Est morte! C'est par toi que j'appris la douceur!
Je veux être à la fois ta maîtresse et ta sœur.
Pitié! Ne marche pas sur mon cœur! c'est impie
D'écraser celle qui s'abdique, qui s'expie
Elle-même, et qui couche à tes pieds son orgueil.
Tu ne peux plus sortir de ma pensée en deuil,
Tu me hantes, tu me possèdes, je n'existe
Qu'en toi, par toi, pour toi. Je t'ai vu pâle, triste,
Souffrant du mal obscur de n'être pas aimé!...

(*La perruche s'envole.*)

PIERROT (*secouant la tête*)

Eliane lit mal dans un livre fermé.

ELIANE (*hors d'elle*)

Frappe-moi, meurtris-moi, mais parle. Ton silence
Me tue. Oh! par pitié, vois ce cœur qui s'élance
Frileusement vers toi comme un oiseau mouillé.
Il saigne, si la vie amère l'a souillé,
Il saigne, mais ce sang lave comme un baptême.
Sois bon, ne raille pas, aime celle qui t'aime!
Calme-la, guéris-la d'un baiser tiède et pur!
Réapprends-lui, Pierrot, la lumière et l'azur!
Je t'aime... Écoute-moi!. . Je connais ta souffrance,
Et je la guérirai! Laisse cette espérance
Voltiger dans mon cœur comme un parfum subtil!
N'est-il pas vrai que tu souffrais hier, n'est-il
Pas vrai! Rappelle-toi, Pierrot, ce soir de fête...

PIERROT (*à part*)

Je me rappelle tout!... O cette étrange tête
Fraternelle et si douce, et qui me ressemblait!
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimière et ma mélancolie!
La reverrais-je encore si j'aimais l'autre?... (*A Eliane.*) Oublie!
Oublie, ô ma pauvre âme en émoi! Cet amour
Qui te métamorphose et t'éclaire, le jour
Où j'en aurais pitié, deviendrait de la haine!
Écoute... C'est la fin de toute ivresse humaine,
Et ce serait la fin de la nôtre, vois-tu!
Si je refuse, va! ce n'est point par vertu,

Ni par orgueil, ni par vanité, ni par feinte,
Non...

ELIANE

Mais alors, pourquoi? Dis-moi pourquoi?

PIERROT

Par crainte

ELIANE

Par crainte?

PIERROT

Je me sens, moi le fou, le railleur,
Lâche devant l'épreuve et devant la douleur.
Tu connais peu la femme, ô femme trois fois femme!
Mais nous serions demain la fable de Bergame!
Crois-moi! Ce bel amour vient d'une vanité
De femme : je n'ai pas, comme d'autres, été,
Lamentable et piteux, languir sous ta fenêtre.
Eliane vaincue a rencontré son maître.
Ton âme de coquette a bondi sous l'affront,
Et c'est par vanité que tu courbes le front!
Vanité! Vanité! Voilà toute l'histoire.
Tu me ferais payer bien cher cette victoire,
Et tu te vengerais, chaque jour, en détail.
J'ai peur du vent qui souffle à travers l'éventail,

C'est le même qui souffle à travers la montagne.
Signé : Gastibelza.

ELIANE (*comme au sortir d'un rêve et se calmant peu à peu*)

Pauvre amour en Espagne!

PIERROT

Tu n'y penseras plus demain, à ton réveil.

ELIANE

Hélas!

PIERROT

Comme la neige aux baisers du soleil,
Tu te réveilleras froide et rose, étonnée,
Disant : « J'avais rêvé que je m'étais donnée! »

ELIANE

Ainsi, je t'oublierai?

PIERROT

Sans peine, et tu riras
De toi-même et de moi quand tu me reverras.

ELIANE (*pensive*)

Peut-être...

PIERROT

Ton amour était une amourette.
La femme de Pierrot doit être une Pierrette.
Es-tu Pierrette?

ELIANE

Hélas!

PIERROT

Tu n'es pas de mon sang,
Eliane!...

ELIANE

Et pourtant, tu tiens le même rang
Que nous, et tes aïeux aimèrent mes aïeules!

PIERROT

Mais les uns sont morts seuls, les autres mortes seules,
Séparés par le sang dont ils étaient sortis,
Punis de s'être aimés et de s'être assortis!

ELIANE (*étonnée*)

Je ne te comprends plus, Pierrot : tu m'embarrasses!
Es-tu bien sûr de vivre?

PIERROT (*grave*)

Ecoute : il est deux races
Vieilles comme l'azur et comme la clarté :
L'une éprise de force et de réalité,
Belle, luxuriante, héroïque, ravie
Par la banalité splendide de la vie.
Et cette race-là c'est celle des heureux!
L'autre est la race des rêveurs, des songe-creux,
Et de ceux qui, nés sous le signe de Saturne,
Ont un lever d'étoile en leur cœur taciturne!
C'est la race farouche et douce des railleurs
Qui traînent par le monde un désir d'être ailleurs,
Et que tue à jamais la chimérique envie
De vivre à pleine bouche et d'observer la vie.
C'est la race de ceux dont les rêves blasés
Se meurent du regret d'être réalisés!
L'une est pleine de joie, et l'autre de rancune,
L'une vient du soleil, et l'autre de la lune;
Et l'on fait mieux d'unir l'antilope au requin
Que les fils de Pierrot aux filles d'Arlequin!

ELIANE (*souriant*)

La chose est vraisemblable, hélas! mais peu galante,
Et votre métaphore est par trop violente!
Oh! vous auriez bien pu, sans vous en trouver mal,
Choisir, pour être juste, un plus bel animal!
Requin me paraît dur!... (*Elle rit.*)

PIERROT (*vivement*)

Ah ! cet éclat de rire
Sonore, frémissant, et qui s'enfuit à tire
D'ailes, comme un oiseau délivré vers le jour,
Ce beau rire, Eliane, emporte votre amour !

ELIANE (*riant plus fort*)

Cette comparaison semble moins familière.
Requin m'avait déplu : j'aime assez la volière.
C'est d'un style plus noble, et vous avez du tact.

PIERROT

Volière, plus j'y pense, est bien le terme exact !
Vous ne tarderez pas à confirmer l'image :
Car votre âme déjà s'emplit d'un doux ramage ;
Une colombe en rêve y murmure : « Arlequin ! »

ELIANE

Arlequin, après vous ? Non ! Ce serait mesquin ..

PIERROT

Ce sera le plus fol oiseau de la volière !

ELIANE

Arlequin ?... Un enfant...

PIERROT

Et vous en serez fière
Plus tard, après bien des étés et des printemps,
Quand vous aurez trois fois ou quatre fois vingt ans !

ELIANE

Il se peut faire... Dieu ! j'ai perdu ma perruche !
Ma perruche !

PIERROT (*cherchant*)

Là ?

ELIANE

Non !

PIERROT

Je la vois : elle juche
Là-haut... Chut... ! Je la tiens !
(*Rattachant l'oiseau au poing d'Eliane.*)
— Désormais, parlez bas,
Quand vous direz des mots qu'elle n'approuve pas !

ARLEQUIN (*du dehors*)

Eliane !

ELIANE

On attend...

PIERROT (*avec une politesse détachée*)

Prenez mon bras, Madame.

ELIANE (*même jeu*)

Avec plaisir, Monsieur.

ARLEQUIN (*entrant*)

Venez! On vous réclame
Depuis tantôt... mon oncle et nos amis sont là...

PIERROT

Quoi! tu ne chantes plus la hi la, la ho la?

ARLEQUIN (*faisant la moue*)

On chante quand on veut...

ELIANE

Quelle métamorphose
Soudaine!

PIERROT

Eh bien! qu'as-tu? Te voilà tout morose...

ARLEQUIN (*contraint*)

Mais non...

PIERROT

Je t'ai-blessé?

ARLEQUIN

Je ne vous retiens pas,
Pierrot...

(*Pierrot et Eliane sortent.*)

Il m'a joué!... C'est infâme! c'est bas!
Pierrot que j'aimais tant!... O la figure blanche!
Tu me le payeras cher, et j'aurai ma revanche!

(*Il se regarde dans la glace.*)

A toi, Pierrot, deux mots! — Parle! — Je connais deux
Amoureux d'Eliane, et sur l'honneur, l'un d'eux
Est de trop!... Bien!... Très bien!... C'est superbe!

ELIANE (*entrant et se mirant*)

Une mouche
Au coin de l'œil... une autre ici, près de la bouche...
Oh! comme je suis rose!...

ARLEQUIN

Eliane?

ELIANE

Arlequin!

ARLEQUIN

Que fais-tu là, méchante?...

ELIANE

Et toi, petit coquin?

ARLEQUIN (*tragique*)

Je me vengeais !

ELIANE

De qui?

ARLEQUIN

De Pierrot !

ELIANE

Ah! Devine
Ce qu'il me demandait?... Ma main !

ARLEQUIN (*éclatant*)

Bonté divine!
Mais je le tuerai, mais...

ELIANE

Non...

ARLEQUIN

Mais...

ELIANE (*très doucement*)

J'ai refusé,
Moi!...

ARLEQUIN

Vrai!

ELIANE

J'en aime un autre...

ARLEQUIN (*menaçant*)

Oh!

ELIANE (*soulignant les mots*)

Qui n'a pas osé
Me le dire...

ARLEQUIN (*fébrile*)

Son nom?

ELIANE

Tu le sauras... Adieu!
(*Elle le baise au front.*)

ARLEQUIN

Oh! Je suis fou!... Mon front!... A l'incendie! Au feu!

SCÈNE QUATRIÈME

La salle à manger, sombre, avec toute la lumière sur la joie du dessert. En face de la grande fenêtre qui regarde le parc, une glace de Venise.

PREMIER ABBÉ (*à Eliane*)

Mille grâces ! Vraiment, cette fête est charmante !

ELIANE

Un soupçon de kummel ? Ou bien un doigt de menthe ?

PREMIER ABBÉ

Un doigt...

PIERROT (*avec une galanterie dédaigneuse*)

Un doigt, l'abbé, ce n'est guère, on le voit
En regardant les doigts de Madame... Un seul doigt!
Allez-y de la main tout entière!...

DEUXIÈME ABBÉ

Adorable!
Le voilà bien galant!...

ELIANE (*piquée*)

Il l'est toujours... à table!

PREMIER ABBÉ

Touché!

PIERROT

C'est là surtout qu'il faut l'être...

ELIANE

A regret!

PIERROT

A moins d'être certain d'avoir le vin discret!

ELIANE

Je vous attendais là : cette heure est opportune!
Vous allez raconter quelque bonne fortune?

Sept hommes, au dessert, cela nous promet bien
Deux cents confessions!...

PIERROT

Sept hommes, oui; mais rien
Qu'une femme, et ce nombre en devient dérisoire!

ELIANE

Vous avez de la femme une idée un peu noire!

PIERROT

Noire? Oh! non! je le jure! Et cependant le noir
Vous va si bien!

ELIANE

Et mon idée, à moi, ce soir,
La croyez-vous très... blanche?

PIERROT

Oh! non! mais, en revanche,
Elle pourrait bien être à la fois noire et blanche
Comme le bel habit de votre beau cousin...
Ou verte, s'il vous plaît, la couleur du raisin
Trop haut!

PREMIER ABBÉ

Assez, mon cher ! à propos de ce chiffre
Et de cette couleur vous nous joueriez du fifre?
Assez ! Et vous, Monsieur Cassandre, dites-nous
Une parole sage, et qui nous rende fous.
Ou bien toi, Mezzetin, chante-nous ta ballade
En l'honneur d'Hippocrate !...

MEZZETIN

Oh ! fi ! cette salade
M'absorbe... et je l'absorbe, et cela me plaît mieux
Que de chanter des vers en roulant de grands yeux,
Et de m'écerveler à raffiner des pointes !
O salade ! On devrait te manger, les mains jointes,
Si l'on avait deux autres mains pour te manger !

PREMIER ABBÉ

Mange donc, Mezzetin... (*A part.*) Je saurai me venger !
(*A Mezzetin*) Comment te portes-tu depuis tantôt, cher maître?

MEZZETIN

Pas trop mal : un moment fugitif de bien-être,
Trop fugitif, hélas !

PREMIER ABBÉ

Et cependant tes yeux
Sont vifs, ton teint est rose...

MEZZETIN (*s'attristant peu à peu*)

Oh ! je ne vais pas mieux
Pourtant...

PREMIER ABBÉ

Regardez-le, mes amis, ses oreilles
A travers ses cheveux semblent des fleurs vermeilles !

MEZZETIN

Oh ! je me sens plus mal !...

PREMIER ABBÉ

Ta narine frémit...

MEZZETIN

Hélas ! J'ai le vertige, et j'ai peur...

CASSANDRE (*à part*)

Il blêmit !

PREMIER ABBÉ

Ton ventre glorieux, après tant de batailles,
N'a rien à redouter des plus vastes futailles !

MEZZETIN (*de plus en plus anxieux*)

Mon cœur bat...

PREMIER ABBÉ

Et ton nez, ardent comme un fanal,
Semble un évêque en train de passer cardinal!

MEZZETIN

Oh! j'expire!...

PREMIER ABBÉ

Expirer! La bonne comédie!
Ta face éblouissante a l'air d'un incendie!
Les pompiers vont te suivre!

DEUXIÈME ABBÉ

Et demain, les lourdauds
De notre Observatoire apprendront aux badauds
Qu'ils ont vu quelque immense aurore boréale!

PREMIER ABBÉ

Quelle santé superbe!

DEUXIÈME ABBÉ

Effrayante!

ARLEQUIN

Idéale !

MEZZETIN

Je meurs... la terre tourne... à l'aide ! un médecin !
Je suis mort !... (*Il tombe sur la table.*)

CASSANDRE

Il suffit. On le fait à dessein.
Il ne parlera plus, s'il est mort !... Allons, vite,
Ranimez-le...

TROISIÈME ABBÉ

Veut-on que je le ressuscite ?
C'est facile : voyez plutôt !... Cher Mezzetin,
Ces rieurs sont obtus, et je te crois atteint
Beaucoup plus gravement que tu ne veux le dire !

MEZZETIN

Toi, du moins, tu comprends !...

TROISIÈME ABBÉ

Comment pouvez-vous rire ?
Ne voyez-vous donc pas qu'il est malade ?

MEZZETIN

Oh! oui!

TROISIÈME ABBÉ

Malade! Très malade!... Il s'est évanoui
Deux ou trois fois pendant qu'il mangeait la salade!

MEZZETIN (*attendri*)

O cet ami! comme il est bon! Je suis malade!

CASSANDRE (*à part*)

Il renaît!

ELIANE (*à part*)

Il sourit!

TROISIÈME ABBÉ

Malade serait peu...

MEZZETIN (*souriant*)

Oh! oui, très peu, fort peu!...

TROISIÈME ABBÉ

J'affirme, tête-bleu!
Qu'il est encor plus bas qu'il ne dit!

ARLEQUIN

Son haleine
Est courte!

TROISIÈME ABBÉ

Sa prunelle inquiétante est pleine
D'une étrange lueur...

MEZZETIN (*riant*)

C'est cela!

TROISIÈME ABBÉ

C'est certain :
Tu n'as plus qu'un moment à vivre.. Mezzetin!
Tu m'as l'air d'être mort!

MEZZETIN (*se jetant dans ses bras*)

Tu me sauves la vie!

ELIANE

Si vous mourez ainsi, Monsieur, j'en suis ravie!

PREMIER ABBÉ

O ce cher Mezzetin! Pardonne : j'avais tort!
Et maintenant, Messieurs, un cri : « Vive le mort! »

TOUS

Vive le mort!

PREMIER ABBÉ

Pierrot! tu gardes le silence!
Pourquoi ne ris-tu pas?

PIERROT (*béat*)

O divine indolence!
Céleste nonchaloir de la fin des repas!
J'écoute la chanson du kirsch ne parlez pas.
Oh! taisons-nous : causer est une impolitesse.
Écoutons le discours que nous tient Son Altesse
Le kirsch, prince allemand de très vieille maison,
Le kirsch, âpre seigneur de cette âpre saison,
Beau margrave givré d'argent pâle et d'hermine,
Traînant derrière lui l'odeur puissante et fine
Des profondes forêts où se grise le vent!

ARLEQUIN

Tout cela dans un verre?

ELIANE

Oh! vous êtes savant!
Vous avez le palais pédant. Voulez-vous boire
Encore un petit brin de cette Forêt-Noire?

DEUXIÈME ABBÉ

Regardez-le fumer son havane, passant
Et repassant, l'œil clos, sous son nez frémissant,
Comme une fleur de feu le rubis du cigare!

TROISIÈME ABBÉ

Oh! prends garde, Pierrot!

DEUXIÈME ABBÉ

Tu vas te brûler! Gare!

PIERROT (*aspirant son cigare*)

Dessert! ô cher instant qu'il faut éterniser!
O la folle chaleur! C'est plus doux qu'un baiser,
Et j'ai l'illusion d'une lèvre amoureuse
Qui me cherche et me fuit! Quelle est donc la chartreuse
Qui pourrait m'inspirer ce rêve d'être aimé?
Et ce rêve, ô délice, est très vite fumé!

CASSANDRE

Mais à de vains propos c'est assez condescendre!

ELIANE

Devisons d'autre chose...

MEZZETIN

A votre tour, Cassandre!
Votre groupe, le centre, est-il pour le rejet
Du budget?...

ARLEQUIN

Mezzetin qui parle du budget!

PREMIER ABBÉ

Il est fort compétent : il est lui-même un centre,
Et ne cesse d'enfler certain budget : son ventre!

CASSANDRE (*important*)

Le centre, hier encore, penchait pour le rejet;
Mais je l'ai supplié de voter le budget.
Seulement, pour porter un coup au ministère,
— Vous n'en soufflerez mot : c'est encore un mystère! —
Nous devons proposer, tout au dernier moment,
Un petit, très petit, petit amendement
Par lequel on verra soudainemet par terre
Le budget côte à côte avec le ministère!

MEZZETIN

Peut-on vous demander un éclaircissement?

CASSANDRE

Faites !

MEZZETIN

Qu'entendez-vous par un amendement ?

CASSANDRE

Diable !

MEZZETIN

Je vous attends !

PREMIER ABBÉ

Je brûle de comprendre !

CASSANDRE (*embarrassé*)

Ce que j'entends par là ? Comment le leur apprendre ?

ARLEQUIN (*lancé*)

Je vous l'expliquerais d'un mot, si je voulais !

PREMIER ABBÉ

Bravo !

TROISIÈME ABBÉ

Vive Arlequin !

ARLEQUIN

(*plongeant sous la table et ramenant les mollets postiches de son oncle*)

Voyez ces faux mollets!

MEZZETIN (*riant*)

Le drôle!

CASSANDRE (*furieux*)

L'insolent!

ARLEQUIN

Eh bien! c'est ce qu'on nomme
Un amendement!!

CASSANDRE (*se levant*)

Monstre! Assassin!

ELIANE

Le pauvre homme!

CASSANDRE (*poursuivant Arlequin autour de la table*)

Ma canne!

ARLEQUIN (*sautant par-dessus sa chaise*)

Le Derby!

PREMIER ABBÉ

Hourrah!

DEUXIÈME ABBÉ

Très bien sauté!

CASSANDRE

Te voilà, pour le coup, pendard, déshérité!

ARLEQUIN (*revenant derrière Cassandre*)

C'est de la politique!... Et puis cette perruque,

CASSANDRE

Le gueux!

TROISIÈME ABBÉ

O le genou!

ARLEQUIN (*enlevant sa perruque*)

... Qui couvre votre nuque...

CASSANDRE (*apoplectique*)

Je te tuerai!

ARLEQUIN (*fuyant*)

De loin ! Eh bien ! cet ornement,
Dans le jargon du cru, c'est un amendement !

CASSANDRE (*poursuivant Arlequin*)

Arrêtez !... Arrêtez !

ARLEQUIN (*disparaissant*)

A bas le ministère ! !

(*Tous les convives se lèvent pour s'interposer et suivent la chasse. Pierrot seul reste absorbé, devant son kirsch.*)

PIERROT (*accoudé sur la table*)

Les voilà donc partis... Je vais pouvoir me taire..
J'ai trop vécu depuis ce soir... Je veux rêver,
Redevenir enfin mon maître, et me sauver
Dans le silence auguste et fier de ma pensée !...
Je suis content de moi : cette fête est passée,
Et je sens que mon âme en garde le meilleur...
Eliane, Eliane ! ô cher caprice ! ô fleur
Capiteuse et maligne ! ô fleur cueillie en songe !
Tu seras le plus fol et le plus beau mensonge
Des mensonges cruels qui font la vérité,
Et tu n'as rien souffert de la réalité !
Et toi, son Arlequin, cœur d'enfant, cœur de soufre,
O flamme qui fais mal, sourire dont on souffre,

Petit cierge amoureux brûlant par les deux bouts,
Arlequin, Eliane, évanouissez-vous!

(*Il se lève.*)

Combien j'en ai déjà, pâles, coiffés de nimbes,
Combien de ces profils féeriques, dans les limbes
De ma mémoire, et dans le vague clair-obscur
De mon âme, ô profils de tendresse et d'azur,
Aimés avant de vivre, et morts avant de naître,
Que je n'ai pas aimés, et que j'aimais peut-être!

(*Se croisant les bras.*)

Comme on devient mauvais, implacable et moqueur,
A se pencher ainsi sur les gouffres du cœur!
Et comme le cristal de la divine enfance
Se fêle étrangement à la première offense!
On en garde à jamais un sourire attristé,
Où la peur de souffrir semble de la fierté!

(*Regardant le parc.*)

O belle et froide nuit! La neige au loin, la neige
Tombe sur les rumeurs du monde sacrilège,
Douce sœur du silence et des esprits plaintifs!
La lune se promène, et ses rayons furtifs,
Passant et repassant sur les herbes glacées,
Ce sont les chers désirs et les chères pensées
De quelqu'un qui m'appelle et que je ne vois pas...

ARLEQUIN (*entrant essoufflé*)

Personne!..

PIERROT

Les voici : j'entends le bruit d'un pas...
Je ne veux plus les voir... Fuyons !... Ah !

(*Il se voit dans la glace.*)

ARLEQUIN (*à part*)

Quelle chasse !
Cassandre renâclait comme une contrebasse ;
Eliane riait ; un des abbés cherchait
A retenir la contrebasse, et moi, l'archet
De ce gros instrument orageux et classique,
J'allais comme le vent, de peur de la musique !
Tiens ! Je ne suis pas seul... Pierrot !... Que fait-il là ?
On dirait qu'il répète un menuet !...

PIERROT (*regardant son image*)

O la
Douce apparition, ô la lumière en fête !
Je la revois... c'est elle, elle-même, la tête
Fraternelle et si pure, et qui me ressemblait !
Cette tête pensive et pâle qui voulait
Partager ma chimère et ma mélancolie !
Elle bouge... Elle vit...

ARLEQUIN (*à part*)

Si l'on croit que j'oublie

Le bon tour que Pierrot a voulu me jouer,
Je consens, sur mon âme, à me laisser rouer!
Écoutons... cet écran peut avoir des oreilles!
(*Il se cache.*)

PIERROT (*se contemplant*)

C'est un autre, et c'est moi... Ses lèvres sont pareilles
Au sang vierge d'un cygne assassiné, ses yeux
Profonds comme des cieux, ses yeux mystérieux
Sont deux lacs de tristesse et de candeur où sombre
Le soir silencieux de mes yeux, et dans l'ombre,
Plus lointain qu'un espoir et plus pur qu'un regret,
Son visage éploré me suit comme un portrait.

ARLEQUIN

A qui parle-t-il donc de sa voix lente et basse?
Personne!...

PIERROT (*à son reflet*)

Parle! oh! parle!

ARLEQUIN

Il regarde la glace!...

PIERROT (*s'exaltant*)

Je comprends maintenant!... C'était toi, cher absent,
Cher fantôme à la fois invisible et présent,
Qui me gonflais le cœur de cette étrange ivresse!

ARLEQUIN

Il parle à son reflet...

PIERROT

Cette immense tendresse
Éparse autour de moi, ce besoin de souffrir,
Cette soif de te voir, et la peur d'en mourir,
Ces roses sous le gel, ces roses mensongères
Dont le parfum tout bas, comme des voix légères,
M'ensorcelait la chair, ces roses folles, ces
Roses qui fleurissaient à mes tempes, à mes
Narines, à mes yeux, toute cette jeunesse,
Tout cela me venait de toi, n'est-ce pas? N'est-ce
Pas? Tout cela venait de toi!...

ARLEQUIN

Bon! j'ai compris!
Le cousin de la neige à la fin s'est épris
De son image!... Ah! Ah! Pierrot! nous allons rire!
Et je me vengerai!...

PIERROT

Tu ne veux rien me dire?
(*Lent, presque chanté.*)
O cœur plein de mon cœur, vaste comme les mers,
Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines,
Qui nous a révélé ces ivresses lointaines,
Par delà l'heure triste et les baisers amers?

ARLEQUIN (*répétant*)

Espoir inexaucé de mes lèvres hautaines.

PIERROT

Mes yeux tendres et las fleurissent tes yeux chers.

ARLEQUIN (*même jeu*)

Par delà l'heure triste et les baisers amers.

PIERROT

Purs comme un ciel enfant, bons comme les fontaines !

ARLEQUIN (*même jeu*)

Mes yeux tendres et las fleurissent tes yeux chers !

PIERROT

Quel silence enivré d'étoiles incertaines !

ARLEQUIN (*même jeu*)

Pur comme un ciel enfant, bon comme les fontaines,

PIERROT (*éperdu*)

Un baiser de la lune a fiancé nos chairs !

(*Il se précipite, les bras tendus, vers la glace, qu'il brise, et tombe, son habit blanc rouge de sang.*)

SCÈNE FINALE

PIERROT, ARLEQUIN, CASSANDRE, ELIANE
MEZZETIN, LES TROIS ABBÉS

PIERROT

Oh! je me suis tué!... (*Il reste absorbé.*)

CASSANDRE

Pourquoi tout ce tapage?

PREMIER ABBÉ

Pierrot se trouve mal!...

ELIANE

Qu'arrive-t-il, mon page?

DEUXIÈME ABBÉ

Est-ce un assassinat ?

CASSANDRE

O mon pauvre miroir !

MEZZETIN

Que s'est-il donc passé ?...

ARLEQUIN (*triomphant*)

Pierrot, fou de se voir
De trop près dans la glace, a baisé son image !
Et voilà, mes amis, d'où vient tout ce tapage !

TROISIÈME ABBÉ

Donnez-lui donc à boire : il me paraît souffrant !

CASSANDRE (*solennel*)

Et voilà ce que c'est que d'être indifférent
Aux choses de l'Etat !

ELIANE

Au charme d'une œillade !

MEZZETIN

Et voilà ce que c'est de n'être pas malade !

ARLEQUIN

Hé ! seigneur du grésil !

ELIANE

O marquis de l'hiver !
Vous ne dites plus rien !...

MEZZETIN

Il est mort ! ô mon cher
Pierrot, serais-tu mort ?...

CASSANDRE (*secouant Pierrot*)

Holà ! prince du givre !

PIERROT (*se relevant*)

Oui, je me suis tué : mais comme je vais vivre !

TABLE

LES DERNIÈRES FÊTES

Allégorie. 9
Initiation 13
La Vierge à la Tarasque 15
Les Princesses 19
Parodie 21
L'Étonné. 23
La Duchessina 27
Vocation. 29
Le Portrait 31
Bonheur cruel 33
Le Mort vivant. 35
Menace 37
L'Horloge 39
Tableau anonyme 41
Les Mauvais Anges 47
Le Rêve du roi 51
Prostitution. 53

Monseigneur de Paphos 55
Avertissement 61
Marie Stuart 63
Le Missel 65
Pentecôte 67
L'Extrême-Onction 69
Épilogue 71

PIERROT LUNAIRE

Théâtre 77
Décor 79
Pierrot dandy 81
Déconvenue 83
Lune au lavoir 85
La sérénade de Pierrot 87
Cuisine lyrique 89
Arlequinade 91
Pierrot polaire 93
A Colombine 95
Arlequin 97
Les Nuages 99
A mon cousin de Bergame 101
Pierrot voleur 103
Spleen 105
Ivresse de lune 107
La Chanson de la potence 109
Suicide 111
Papillons noirs 113
Coucher de soleil 115
Lune malade 117
Absinthe 119

Mendiante de têtes 121
Décollation 123
Rouge et Blanc 125
Valse de Chopin 127
L'Église 129
Évocation 131
Messe rouge 133
Les Croix 135
Supplique 137
Violon de lune 139
Les Cigognes 141
Nostalgie. 143
Parfums de Bergame 145
Départ de Pierrot 147
Pantomime 149
Brosseur de lune 151
L'Alphabet 153
Blancheurs sacrées 155
Poussière rose. 157
Parodie 159
Lune moqueuse 161
La Lanterne 163
Pierrot cruel 165
Décor. 167
Le Miroir 169
Souper sur l'Eau 171
L'Escalier 173
Cristal de Bohême 175
PIERROT NARCISSE 177

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom, 32, rue de l'Industrie.

Publications récentes de la LIBRAIRIE FISCHBACHER

Rue de Seine, 33, Paris.

Envoi franco contre mandat-poste.

COLLECTION DES POÈTES FRANÇAIS DE L'ÉTRANGER publiée sous la direction de M. GEORGES BARRAL :

La Nuit. Poésies, par IWAN GILKIN. 1 vol. in-12 . . . 3 50
La Cithare. Poésies par VALÈRE GILLE. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-12 . . . . 3 50
Héros et Pierrots. Poésies par ALBERT GIRAUD. 1 vol. in-12 3 50

Les Grands Poètes français. Notices biographiques, littéraires et bibliographiques, choix de morceaux, par ALPHONSE PAGÈS, avec portraits et autographes. 1 vol. in-4° . . . . . 4 »

Les Écrivains célèbres de la France, ou Histoire de la Littérature francaise depuis l'origine de la langue française jusqu'au XIX^e siècle, par D. BONNEFON. 8^e édit., 1 vol. in-12 . . 4 »

Les Écrivains modernes de la France, ou Biographie des principaux écrivains français, depuis le premier Empire jusqu'à nos jours, avec une analyse, une appréciation et des citations de leurs chefs-d'œuvre, par D. BONNEFON. 6^e édit., 1 vol. in-12 . 4 »

La Poésie, son passé, son présent, son avenir, par RAOUL LAFAGETTE. 1 vol. in-24 . . . . . 2 »

Histoire des Relations littéraires entre la France et l'Allemagne, par VIRGILE ROSSEL, professeur à l'Université de Berne. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8° 7 50

Histoire de la Littérature française hors de France. — I. Suisse française ; II. Belgique ; III. Canada ; IV. Hollande ; Suède et Danemark ; V. Allemagne ; VI. Angleterre ; VII. Les Littérateurs français en Orient, — par VIRGILE ROSSEL, professeur à l'Université de Berne. 2^e édit., 1 vol. in-8° . . . . . 8 »

Histoire littéraire de la Suisse française, par PH. GODET. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2^e édition, 1 vol. in-8° . . . . . 8 »

Histoire littéraire de la Suisse romande, par VIRGILE ROSSEL. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2 volumes grand in-8° . . . . . 15 »

Genève et ses poètes, du XVI^e siècle à nos jours, par MARC-MONNIER. 2^e édit., 1 vol. in-12 . . . . . 3 50

Poètes et Penseurs, par ALFRED MARCHAND. 1 vol. in-12. 3 50

Les Poètes lyriques de l'Autriche : *Lenau, Betty-Paoli, Feuchtenleben,* par ALFRED MARCHAND. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 1 vol. in-8° 7 50

Bruxelles. — Imp. V^e MONNOM, 32, rue de l'Industrie.